



■ Les œuvres de Goodwin cultivent bien cette tension entre la vie et la mort

■ La charge émotive des œuvres réunies dans cette salle latérale est indéniable

CULTURE

So Certain I Was, I Was a Horse, 1984-1985. Huile, pastel à l'huile, pastel sec, fusain et graphite sur papier calque, Collection MACM.

L'escale obligée de l'été

Cinq décennies de Betty Goodwin au MACM

BETTY GOODWIN
PARCOURS DE L'ŒUVRE À TRAVERS
LA COLLECTION

Musée d'art contemporain de Montréal
185, rue Sainte-Catherine Ouest
jusqu'au 4 octobre

MARIE-ÈVE CHARRON

L'exposition rétrospective de Betty Goodwin est, sans l'ombre d'un doute, le point fort de la programmation estivale du Musée d'art contemporain de Montréal (MACM). Elle était attendue, cette exposition, qui succède à quelques autres, plus modestes, tenues au cours des derniers mois en guise d'hommage à la grande dame disparue en décembre 2008.

Au MACM, le survol conçu à partir des œuvres de la Collection permanente a l'avantage de couvrir l'ensemble de la prodigieuse production de l'artiste, cernant les étapes décisives comme la diversité des matériaux. De ce fait, l'exposition révèle le judicieux travail de collection des œuvres de Goodwin poursuivi par le MACM depuis leur première acquisition qui remonte à 1973.

D'estampes en assemblages, d'installations en dessins, l'exposition trace en quelque 40 œuvres le riche parcours de l'artiste dont la cohérence s'impose dans les salles avec clarté. Le dépouillement, le raffinement et la sobriété caractérisent l'accrochage qui est au service d'une production occupant un registre à la fois fragile et brutal.

Progressant par série, autour de thème ou de médium, l'œuvre de Goodwin se prête volontiers à l'enfilade de salles que la commissaire, Josée Bélisle, a pris soin de ne pas surcharger, préférant une sélection serrée qui donne la pleine mesure d'un travail dont il est plus aisé alors d'ab-

sorber l'intensité émotive. Dans cette production réalisée sur cinq décennies, le corps, même absent, mais révélé par ses traces, apparaît comme un motif de prédilection pour traiter de la mort, du deuil et de la souffrance.

Mémoire des corps

Le parcours s'ouvre avec majesté par des *Tarpaulin*, ces assemblages des années 70 faits de bâches de camion que l'artiste a manipulées pour faire ressortir le passage du temps. Sutures, traces de pigments et rapiécages donnent leur texture à ces surfaces textiles lourdement

Dans cette production réalisée sur cinq décennies, le corps, même absent, mais révélé par ses traces, apparaît comme un motif de prédilection pour traiter de la mort, du deuil et de la souffrance

suspendues, à la manière de dépouilles encore révélatrices de la vie qu'elles abritaient. L'artiste retenait de ces bâches le souvenir de leurs déplacements et de leur fonction de recouvrement dans le transport des marchandises, pour en faire une métaphore de la mémoire en quelque sorte. Sur cette membrane de protection se lisent en effet les accidents et les épreuves enregistrés par la matière.

Le travail de la mémoire apparaît aussi dans le travail de Goodwin quand elle aborde, et c'est toujours sur le mode allusif, la mort et la disparition. En dessin, les traits expressifs de l'artiste donnent à voir une porte, puis une structure qui a l'aspect d'un tombeau. Cette dernière figure revient dans quelques œuvres, comme une matrice, une image obsédante quoique sommaire. Dans *River Bed* (1977), cette structure, transposée en acier, se délie dans l'espace, hésite entre le lit et le cours d'eau, renvoie simultanément à la

pétrification et au flux de la vie.

Les œuvres de Goodwin cultivent bien cette tension entre la vie et la mort. Lorsque la figure humaine apparaît plus directement dans les œuvres, c'est aussi vrai. À travers les quelques exemples montrés par le MACM, la série des *Nageurs*, développée au cours des années 80, en est emblématique, avec ces images de corps en suspens qui peinent, semble-t-il, à retrouver leur souffle. Le contour friable qu'est leur peau se confond parfois au contexte, une matière triturée aux tons saumon ou gris. À la ligne expressive du dessin, s'ajoutent l'effet des repentirs et la texture du support, qu'il soit fait de papier vélin ou calque. Le troublant *Untitled (Nerves) No 5* (1993) montre une autre forme d'ambiguïté avec la lourde et sombre masse d'un corps que des racines alimentent et emprisonnent à la fois.

La référence à la figure humaine persiste ensuite dans des sculptures rectilignes qui suggèrent la verticalité du corps, dans *Steel Room* (1988) par exemple ou, avec plus d'évidence, dans *Particles of a Scream* (1999), qui se présente comme une colonne vertébrale, mais évoque de manière incisive la souffrance. Bien que plus littéral, *Untitled (Figures and Ladders Series)* (1997) tire sa force en conduisant le spectateur dans une pièce étroite. Malgré l'impression de confinement, l'image de l'échelle tendue vers le haut suggère l'espoir.

Dans une salle qui pourrait faire office à la fois d'annonce et de conclusion à l'exposition — ou même de contrepoint à toutes les autres —, se trouvent les assemblages et les estampes des années 70. Tout y est déjà, l'impact des médiums employés et la ligne thématique avec les vestes et les gants et la casquette. C'est à travers ces motifs que l'artiste s'est d'abord imposée et qu'elle a développé la gravure, technique à laquelle sa contribution

a été saluée. Empesée, pliée ou littéralement engloutie dans la terre, la veste — une référence ouverte à Beuys et, plus intime, au père — tient de la relique et résume ainsi le rapport à l'autre en son absence. Les estampes de la série des *Nids*, autre production marquante de l'artiste, s'inscrivent à leur côté, renversant l'image de la mort.

La charge émotive des œuvres réunies dans cette salle latérale — dont la configuration évoque un passage, motif que Betty Goodwin a par ailleurs exploré de manière significative dans sa production — est indéniable. Elle résume la teneur d'une exposition, qui sera en tournée au Québec et au Canada en 2010, dont le doigté remarquable permet d'éclairer le travail d'une figure majeure de l'art contemporain. C'est l'escale obligée de l'été.

Spring Hurlbut

Pour l'été, le MACM expose aussi, tirée de sa collection, une œuvre de l'artiste ontarienne Spring Hurlbut, digne héritière de Goodwin justement. Il s'agit du *Jardin du sommeil* (1998), une installation constituée de plus de 100 lits et berceuses d'enfant ou de poupée datés de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle. Le mobilier s'enlève dans l'espace, faisant affleurer des allusions à la naissance et au début de la vie, certes, mais surtout à la mort. Le caractère vétuste des lits y est pour beaucoup, de même que l'atmosphère froide et clinique qui se dégage du contexte dénudé et de son éclairage. L'image d'un dortoir s'impose, tranchant avec celle du cimetière qu'une autre version de l'installation pouvait avoir lorsqu'elle était placée dans un site extérieur, en l'occurrence au Musée du Québec en 1993. La promenade parmi ces berceaux n'évoque que de manière lointaine le jardin, mais suggère assurément ici un sommeil artificiel et troublant.

Collaboratrice du Devoir

CULTURE

Allégorie à l'italienne,
et meurtre en noir et blanc

Programme double pour les finissants de l'École nationale du cirque

ISABELLE PARÉ

Un, c'est bien, mais deux, c'est mieux. Tel est le nouveau credo de l'École nationale de Cirque (ENC), qui présentera deux spectacles de fin d'année distincts, en alternance, à compter du 2 juin, pour pouvoir canaliser toute l'énergie et le talent de sa tournée de jeunes finissants sans cesse croissante.

Casse-tête en vue, donc, pour les fidèles de ce rendez-vous circassien annuel qui souhaitent apprécier la toute nouvelle cuvée de l'usine à talents qu'est devenue l'école de la 2^e avenue. Ceux qui ne sauront pas où jeter leur dévolu pourront toutefois se rabattre sur le forfait proposé pour les deux spectacles.

La piste s'ouvrira avec *Scène de Crime*, un premier spectacle à part entière mis en scène par Gypsy Snyder, acrobate et cofondatrice des 7 doigts de la main. Cette enfant de la balle, introduite au cirque dès l'âge de 4 ans dans le Pickle family circus fondé par ses parents, a tourné pendant une douzaine d'années avec le Cirque du Soleil, avant de revenir enseigner le cirque quelques années à San Francisco, sa ville natale. En 2002, elle fondait à Montréal le collectif les 7 doigts avec six autres acrobates et co-créait les spectacles *LOFT* et *Traces*.

Coupez!

Inspiré des films policiers de série B, *Scène de crime* déploie un univers tout noir et blanc, où planent le doute et la suspicion. Tantôt suspects, tantôt victimes, les artistes qui s'adonneront au trapèze, aux mâts chinois, aux sangles, au main à main et à la contorsion incarneront des archétypes du



SOURCE ENC

genre cinématographique, explique la metteure en piste.

«Il y a une chanteuse de cabaret, un assassin, un pimp. Mais on aura l'impression que tous auraient pu à un certain moment être le tueur ou la victime. J'ai essayé de créer le spectacle comme si je regardais l'action à travers la lentille d'une caméra et en utilisant des trucs de cinéma pour amener des numéros», explique-t-elle.

Une série de flashbacks jettera d'ailleurs un éclairage nouveau sur le passé de divers personnages, brouillant d'autant les pistes sur la véritable identité de l'assassin.

Snyder dit avoir abordé cette première mise en scène pour l'ENC de la même façon qu'une création pour les 7 doigts de la main. «J'essaie toujours de me surprendre moi-même et de m'inspirer de la personnalité des artistes. J'ai aussi voulu mettre en valeur tous les jeunes, même ceux de 2^e année qui n'ont pas encore de numéro à part entière», affirme celle qui disposait d'à peine un mois pour donner forme à cette prestation pour 21 élèves.

Puis suivra une seconde pro-

position plus poétique, orchestrée par Veronica Melis, une metteure en scène italienne, qui prendra la piste d'assaut dès le lendemain. L'œuvre aura cette fois pour nom *Rosso di Sera*, une expression italienne similaire à l'adage «Après la pluie le beau temps», qui signifie en fait «Ciel rouge, beau temps à prévoir».

Ces mots ont inspiré à Melis un scénario où la couleur rouge du soleil couchant devient le fil conducteur. Avec en main une majorité de numéros aériens, le tout deviendra une allégorie de l'exode de gens destinés à des lendemains plus heureux.

«Je suis une artiste nomade, une immigrante, qui raconte un peu l'histoire d'un peuple qui doit quitter un lieu et se réinventer à partir de rien. J'avais envie de contrer le pessimisme ambiant et d'explorer une idée qui donne à ces jeunes l'espoir et qui traduit notre capacité de donner un nouveau sens aux choses», explique cette comédienne-danseuse et chorégraphe, qui a choisi de vivre au Québec en 2004 pour pratiquer son art. On l'a d'ailleurs vue en 2008 à la Tohu dans le spectacle *Mi Ricordo*, et elle était tout récemment conseillère au mouvement dans le *Woyzeck* de Brigitte Haentjens.

Dans les deux cas, les scénographies seront signées Olivier Landreville et les éclairages, Martin Saintonge.

Alors, ode à l'espoir ou film policier? Le spectateur devra peut-être mettre les bouchées doubles pour se faire une idée.

Le Devoir

SPECTACLES DES
FINISSANTS DE L'ÉCOLE
NATIONALE DU CIRQUE

Du 2 au 13 juin à la Tohu

MÉDIAS

La maison brûle...

Le photographe Yann Arthus-Bertrand diffuse gratuitement son premier film pour la Journée mondiale de l'environnement

PAUL CAUCHON

C'est un événement, c'est certain, le premier film de Yann Arthus-Bertrand, *Home*. Il sera diffusé gratuitement dans le monde entier vendredi prochain, sur plusieurs chaînes de télévision mais également projeté dans des lieux publics, dont le Palais des congrès de Montréal.

Et c'est un «film-manifeste», selon Arthus-Bertrand, un film sur la surconsommation et l'épuisement de ressources sur Terre, qui marque de façon spectaculaire la Journée mondiale de l'environnement, décrétée par l'ONU le 5 juin.

Yann Arthus-Bertrand, c'est le célèbre photographe de *La Terre vue du ciel*, un succès d'édition mondial qui s'est multiplié et éparpillé sur plusieurs supports (calendriers, cartes postales, nouvelles éditions, documentaire télévisuel et ainsi de suite).

Dix ans après la parution de *La Terre vue du ciel*, ce nouveau projet, *Home*, est un travail de création et de mise en marché inédit.

Il s'agit d'abord d'un film totalement tourné à partir d'un hélicoptère, sans scénario, la narration s'organisant en visionnant les images recueillies. Le film a été produit par le cinéaste Luc Besson et sa société Europacorp, et il a été financé massivement par PPR, le holding de François-Henri Pinault, qui n'a pas hésité à verser 10 millions d'euros sur trois ans.

Un financement inusité pour une distribution inusitée: Yann Arthus-Bertrand voulait que le film soit gratuit, une idée qui a vraiment embêté les distributeurs traditionnels, paraît-il.

Une sorte de cours en accéléré

Mais il y est parvenu, grâce à l'appui de PPR. Le 5 juin, donc, le film sera diffusé gratuitement dans des salles de cinéma mais aussi dans des lieux publics, dont Central Park à New York et le Champ-de-Mars à Paris. Il sortira aussi en DVD (payant quand même), serait disponible sur YouTube (paraît-il), prendra la forme d'un livre aux Éditions de La Martinière et sera diffusé sur plusieurs chaînes de télévision dans plus de 50 pays, dont France 2 en France et RDI chez nous.

Une projection publique, la seule au Canada, se tiendra à Montréal au Palais des congrès, organisée par la Fondation David Suzuki, qui a été approchée comme partenaire canadien. Mais il

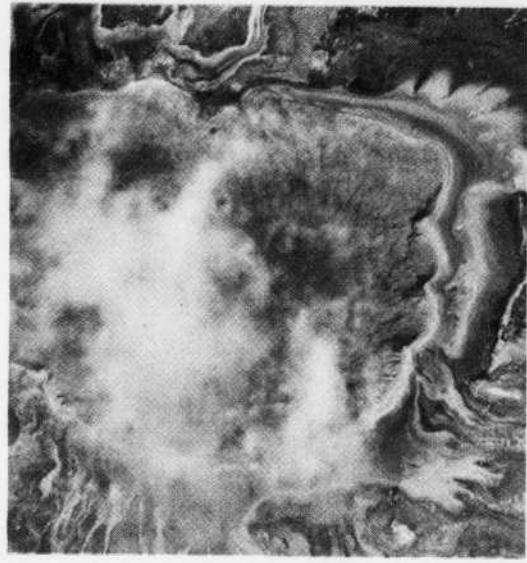
ne sert à rien de vous présenter vendredi prochain au Palais des congrès: les 2000 places gratuites ont déjà été distribuées via la fondation.

Quant au film en tant que tel, il propose évidemment des images spectaculaires en HD (quoique dans ce domaine, la série *Planète Terre* de la BBC a déjà placé la barre assez haut).

Le film raconte d'abord en quelques minutes l'évolution de la Terre jusqu'à l'arrivée de l'homme, pour ensuite se concentrer sur les interventions humaines partout sur la planète et les problèmes qu'elles soulèvent. La narration nous livre de nombreuses données, par exemple le fait qu'une personne sur quatre vit toujours comme il y a 6000 ans, sans autre énergie que celle fournie par la nature d'une saison à l'autre, mais que 20 % des hommes consomment 80 % des ressources de la planète. Chaque année 13 millions d'hectares de forêt disparaissent, la banquise a perdu 40 % de son épaisseur en 40 ans, etc.

Bref, une sorte de cours en accéléré sur l'importance de protéger la planète et de revoir nos façons de consommer, ce qui est toujours beaucoup plus facile à dire qu'à faire... *Home* sera diffusé vendredi 5 juin sur RDI, à 19h30.

Le Devoir



SOURCE RDI

Le parc Yellowstone aux États-Unis, image tirée du film *Home*, de Yann Arthus-Bertrand

THÉÂTRE
DENISE-PELLETIER

SAISON 2009-2010

L'AUDACE DU RENOUVEAU

OFFRE EXCEPTIONNELLE

Abonnement de saison + Lipsynch de Robert Lepage
(intégrale de 9 hres)

Des expériences théâtrales inoubliables pour **159 \$**

Billetterie : 514 253-8974
www.denise-pelletier.qc.ca

10^e 26 MAI AU 13 JUN 2009

CARREFOUR INTERNATIONAL DE THÉÂTRE

CE SOIR

OÙ TU VAS QUAND TU DORS EN MARCHANT...?

Desjardins
Caisse populaire du Centre-ville de Québec

PARCOURS THÉÂTRAL DANS LES RUES DE QUÉBEC

28, 29, 30 MAI 21 h à 23 h

GRATUIT

MERCI!

VILLE DE QUÉBEC

200 artistes et artisans

LA TRAGÉDIE COMIQUE | THE SOUND OF SILENCE | REARVIEW | VOYAGE, PREMIER ÉPISODE | VU D'ICI | ÉONNAGATA | DOULEUR EXQUISE | LES MARCHANDS | LECTURES | RENCONTRES | ETC.

Toute la programmation et billetterie
www.carrefourtheatre.qc.ca
418 (1 888) 529-1996

106.3
PREMIÈRE CHAÎNE

LE DEVOIR

CULTURE

FESTIVAL TRANSAMÉRIQUES

Objets phobiques divers

La dernière semaine de programmation est truffée de spectacles « dérangeants », on vous l'aura dit...

MICHEL BÉLAIR

Plus que sept jours avant la fin de cette troisième édition du FTA, et pas moins de 15 spectacles à venir: c'est dire la richesse de l'événement. D'autant plus que la majorité des démarches proposées jusqu'ici redéfinissent, souvent très radicalement, l'occupation de la scène en multipliant les formes, les espaces, les niveaux de provocation et les angles d'attaque.

Bref, on voudrait bien passer rapidement et vous signaler un ou deux trucs incontournables comme ça, vite, vite, mais non: tout ce qui reste encore à venir au festival est, c'est le moins qu'on puisse dire, intéressant.

Allons-y donc dans l'ordre.

Calendrier chargé

Danse, théâtre, performance et multimédia se bousculent aujourd'hui samedi. À l'université Concordia, à 14h et 19h, on peut voir les deux dernières représentations de *Studies in Motion*, une production du Electric Theatre de Vancouver. Cet objet hybride, qui s'inspire des obsessions du photographe Eadweard Muybridge, fait appel à la photo, au théâtre et à la danse; Crystal Pite en signe la chorégraphie.

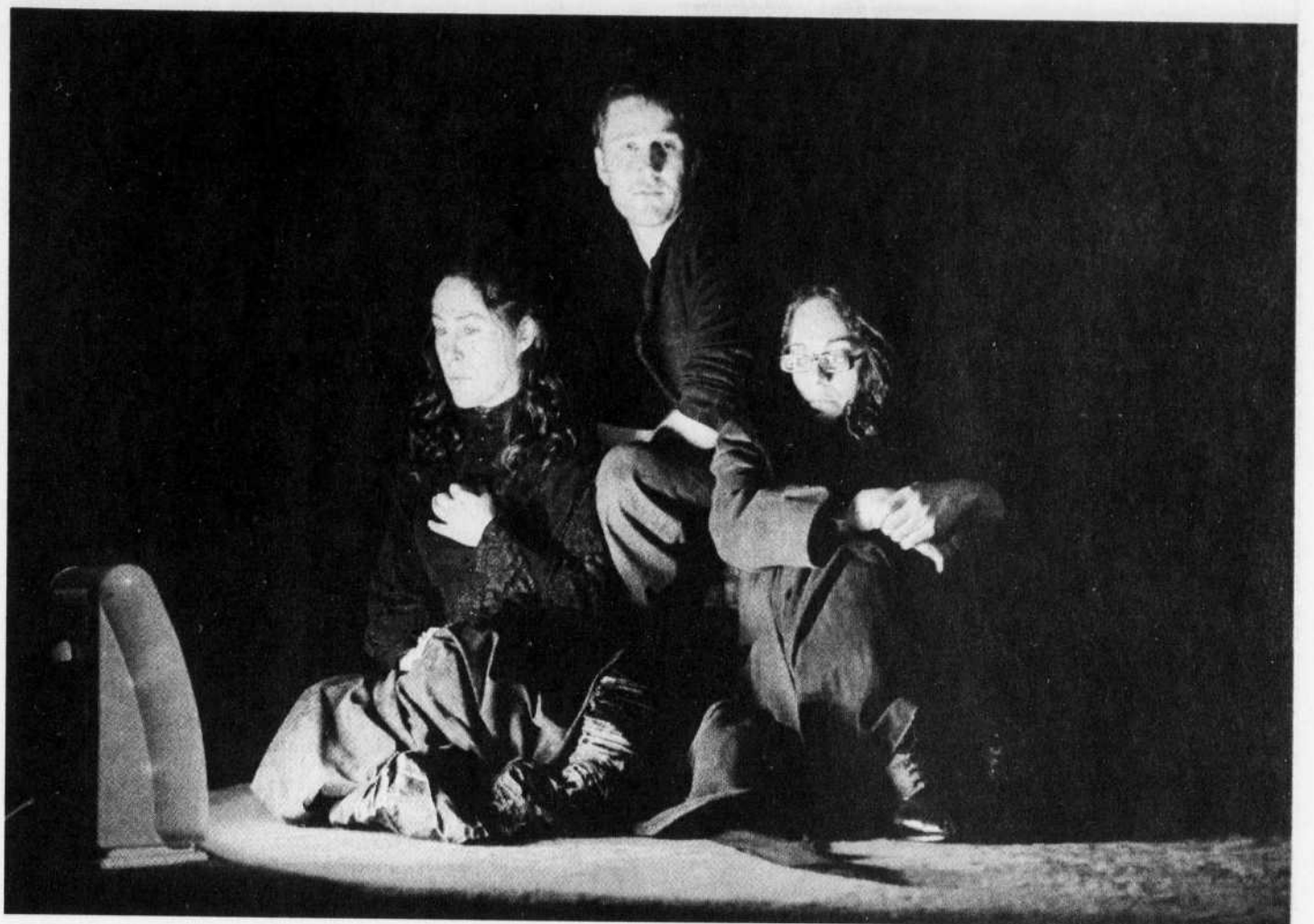
À l'Agora de la danse, à 17h, c'est déjà la dernière du *Show poche* de Catherine Tardif. Par contre, vous aurez droit à deux spectacles à l'Espace Go: à 19h,

L'Opéra paysan, une sorte de collage hybride de Béla Pintér qu'on a décrit partout comme «une brillante parodie»; puis, à 20h, dans la petite salle du bas, dernière de *Rambo Solo*, une production de la compagnie new-yorkaise Nature Theatre of Oklahoma, qui table ici autant sur le *play-back* et la multiplication des versions que sur le jeu en direct pour dénoncer la machine hollywoodienne.

Pendant ce temps, au petit studio du Monument-National, à 21h, Julie-Andrée T. donnera la dernière de sa performance *Not Waterproof*, un spectacle hybride qui joue sur les codes de la représentation. Mais ce n'est pas tout puisque, à 20h à l'Usine C, Benoit Lachambre et Su-Feh Lee mettent en œuvre ce qu'ils appellent «*intelligence corporelle*» dans *Body-Scan*. Un peu plus au nord, du côté du centre-ville, en pleine rue Emery pour être plus précis, Sylvain Emard convie tout le monde et une soixantaine de danseurs professionnels et amateurs à un exercice de danse en ligne revisitée dans *Le Grand Continental*, le deuxième spectacle gratuit grand public du festival; c'est à 21h15. On aura tout le loisir de récupérer un peu dimanche, alors que seront présentées les dernières de *L'Opéra paysan*, à 16h, et du *Grand Continental*, à 18h.

Fortes attentes

En début de semaine, lundi et mardi, ce sera la première de deux des spectacles les plus attendus du FTA. Lundi d'abord, *Douleur exquise* d'après Sophie Calle, le dernier opus de Brigitte Haentjens qui, décidément, n'arrête pas beaucoup puisqu'on vient à peine de la rencontrer pour son *Woyzeck*. La chose met en scène Anne-Marie Cadieux dans un presque solo; rejointe au téléphone, la comédienne en parle comme d'un fascinant «*objet phobique sur la souffrance*». En passant par les «*étapes de l'enfermement*» puis par «*une lente remontée*», le spectacle illustre que l'Art peut parfois permettre de transmuter ses obsessions; beau programme. Ceux qui ne pourront voir le spectacle (il est présenté cinq fois au Conservatoire, jusqu'à vendredi) pourront toujours essayer de trouver des billets au festival Carrefour International, à Québec, ou encore patienter jusqu'à ce



Les comédiens de la production chilienne NEVA

SIMON PAIS

que la production revienne au Quat'Sous la saison prochaine.

Mardi, première très attendue de *Eonnagata* de et avec Sylvie Guillem, Robert Lepage et Russell Maliphant, au Théâtre Maisonneuve de la PdA. On a déjà beaucoup écrit sur cette rencontre entre trois créateurs en constante recherche et sur l'œuvre «*impure et puissante*» qu'ils nous proposent en explorant les «*mystères et les enchantements de nos âmes duelles*», dit encore le programme. Frottez-vous-y donc!

Le lendemain, arrivée, à la fois, de la compagnie chilienne Teatro en el blanco avec le premier de ses deux spectacles (*Neva*, au Prospero) et de la plus récente création du Théâtre de la Pire Espèce (*Gestes impies*, à l'Espace Libre) qu'on est vraiment très curieux de voir puisque Francis Monty nous a parlé d'un «*spectacle-charnière*». Pendant ce temps, le percutant mélange danse/musique de *Dance/Songs* installe son «*métissage disciplinaire*» au Théâtre La Chapelle.

Plus loin en semaine, les Chiliens présentent leur deuxième spectacle (*Diciembre*, au Prospero, à compter de vendredi) et surtout le très attendu et très volatile Pippo Delbono s'amène à l'Usine C avec

Questo buio feroce, una commedia della morte... Le metteur en scène italien nous expliquera ses façons de faire en entrevue dans le courant de la semaine prochaine.

Pour en savoir plus, il suffit

de mettre la main sur le programme du festival offert partout gratuitement ou encore de consulter le site Internet www.fta.qc.ca

Le Devoir



ANGELO BARSETTI

Anne-Marie Cadieux joue dans *Douleur exquise*, le nouveau spectacle de Brigitte Haentjens.

«Portrait irrésistible d'une femme d'exception. (...) un cérémonial d'une grande beauté, dense et abouti qu'elle [Marie Tifo] nous offre.» - Le Soleil, Jean St-Hilaire

«Une performance d'actrice qui force le respect et la découverte d'une grande écrivaine.» - Le Progrès (Lyon), Antonio Mafra

«(...) un moment de grâce fabuleux (...)» - R.C. Je l'ai vu à la radio, Georges Nicholson

«Il sera désormais difficile de se représenter Marie de l'Incarnation autrement qu'avec la voix et les yeux brillants de Marie Tifo.» - Le Devoir, Martine Côté

TEXTE ÉTABLI PAR JEAN-DANIEL LAFOND

EN COLLABORATION AVEC MARIE TIFO

LA DÉRAISON D'AMOUR

MISE EN SCÈNE LORRAINE PINTAL

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

AVEC MARIE TIFO

UNE COPRODUCTION DU THÉÂTRE DU TRIDENT ET DU THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE
EN COLLABORATION AVEC LA SOCIÉTÉ DU 400^e ANNIVERSAIRE DE QUÉBEC ET LE GRAND THÉÂTRE DE QUÉBEC
ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE CLAUDE LEMELIN RÉGIE HÉLÈNE RHEAULT CONCEPTEURS MICHEL GAUTHIER, CATHERINE HIGGINS,
DENIS GUÉRETTE, YVES DUBOIS, JOCELYNE MONTPETIT, JACQUES-LEE PELLETIER

10 REPRÉSENTATIONS SEULEMENT!
[DU 2 AU 13 JUIN] TNN.QC.CA//514.866.8668

STV

19^e édition
PRÉSENCE
AUTOCHTONE
du 11 au 21 juin à Montréal 2009

Cosmogonies
des Premières
Nations

Œuvres inédites
de 14 artistes
et de 8 poètes
inspirées des grands
mythes de la création du monde.

Du 9 juin au 15 novembre | à la Grande Bibliothèque
475, boul. De Maisonneuve Est
Section Arts et littérature, niveau 1 - Vitrines niveaux 1 à 4
www.banq.qc.ca - Entrée libre
Une réalisation de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Terres en vues.

Sur la carte
Gravures et sculptures

Cinq graveurs de Kanesatake et
sculpteur de Kuujuaaraapik se font
les cartographes de leur univers.

Du 5 au 27 juin
Guilde canadienne des métiers d'art
1460, rue Sherbrooke Ouest, suite B
www.guildecanadiennedesmetiersd'art.com

Le bal
des carcasses
hallucinées

Du 11 au 29 juin
Centre Culturel Simón Bolívar
394, boul. De Maisonneuve Ouest
métro Place-des-Arts

Gravures
de Nicolás De Jesús

info festival: 514.677.1377

nativelynx.qc.ca

Canada

Québec

Montréal

LOTO
QUÉBEC

Télé-Québec

CANAL
5

cctv

aptn

Aboriginal Peoples
Television Network88.5
csc @ radioCIBL
La Radio

LE DEVOIR

CULTURE

DISQUE

Grand rêveur, grand faiseur

PHILIPPE PAPINEAU

Deux ans après avoir quitté le confortable paquebot des Cowboys Fringants, le batteur Domlebo jette sa propre barque à l'eau et lance un album totalement solo, fait main, intitulé *Grand naïf*.

Sans étiquette de disque et sans équipe de gérance, l'hétéroclite personnage rassemble sur ce premier disque une quinzaine de chansons à l'esprit rock, très loin des titres de son ancien groupe.

Domlebo — Dominique Lebeau pour sa mère — s'était fait relativement discret depuis sa rupture avec les Cowboys Fringants, montant sur scène ici et là, avec Les Petits coucous ou St-Sipoplette, deux de ses projets au ton comique. Rien à voir avec ce *Grand naïf*, recueil plus personnel et travaillé de chanson à la Daniel Boucher mélangé à un vieux fond de punk des années 90.

Ce n'est d'ailleurs pas tout à fait le même Domlebo qu'on a croisé récemment. En tout cas, pas celui qui portait de vieillottes casquettes du Club optimiste avec des chemises à carreaux et qui a composé *Léopold* et *Québécois de souche*. Polo bleu, lunettes à monture noire, Lebeau fait moins ado, même si son cerveau est toujours en ébullition. «Je ne voulais pas avoir l'air d'un clown sur ce disque-là», laisse-t-il tomber en entrevue.

Si le projet solo de Domlebo a concrètement pris son envol après son départ des Cowboys Fringants, le batteur traînait depuis longtemps des chansons dans sa besace. «Je jouais déjà à la boutique, Trop jeune pour ça et Pas tu seul en 2002. Ya des tonnes qui sont influencées par ce que j'écoutais à ce moment-là, et d'autres par ce que je suis aujourd'hui, avec un autre entourage, avec d'autres expériences.»

Tension, attention

Pourtant, s'il compte ses imperfections — souvent compensées par une authenticité débordante —, *Grand naïf* est loin d'être disparate. La clé réside peut-être dans l'instrumentation, essentiellement composée d'une guitare, d'une basse et d'une batterie, toutes enregistrées par Domlebo, chez lui. «Être entré en studio avec un réalisateur, il m'aurait amené des cordes, un piano à queue, il aurait fallu des arrangements, parce que les étiquettes de disque, elles veulent des arrange-



Si le projet solo de Domlebo a concrètement pris son envol après son départ des Cowboys Fringants, le batteur traînait depuis longtemps des chansons dans sa besace.

ments. Je l'ai entendu souvent celle-là. Comme si la structure, les punchs, la ligne mélodique, ce n'étaient pas des arrangements. C'est juste crème moins épaisse.»

Pour le musicien et papa de deux jeunes filles, *Grand naïf* est «global». Les paroles et les musiques ont été travaillées en plan, sur la table de cuisine pleine de feuilles et de notes, qu'on peut voir dans le livret. Le livret contient d'ailleurs un long texte expliquant sa démarche — à la manière du dernier Jean Leloup. «Je voulais faire un disque qui s'écoute comme un disque, d'un bout à l'autre, les tonalités des pièces ont été choisies pour qu'elles s'enchaînent.»

Autre preuve de la volonté de cohérence de Lebeau, ce disque se feuillette — littéralement — comme un livre, la «reliure» du boîtier étant son côté le plus long. «J'aime ça, l'idée d'album, de ramasser des textes ensemble, c'est une collection... Je voulais qu'on s'assoie avec, qu'on le tienne dans nos mains, c'est comme un cahier Canada!»

Faire paraître un album solo après avoir fait partie d'un des groupes les plus connus du Québec n'est pas sans amener son

lot de pression. Très honnête, Domlebo avoue qu'il n'est pas insensible aux attentes. «Je pense que j'ai écrit des chansons qui n'appelaient pas la comparaison. Par exemple, il n'y a pas de batterie en 2/4», éclaire-t-il, jouant à voix haute le rythme très carré qui aurait pu rappeler la moitié de son ancien répertoire. «Cela dit, j'ai peut-être mis une musique de côté parce qu'elle était un peu country», ajoute-t-il, une pointe de malice dans la voix.

C'est du côté des paroles que Domlebo avait le plus de craintes. «Je me suis vraiment poussé dans le cul pour les textes, pour que la qualité soit là, explique le multi-instrumentiste. Il ne fallait pas non plus que j'essaie d'écrire comme Jean-François (Pauzé). Je me suis mis de la pression, je me suis dit que le public allait au moins reconnaître ça.» Souvent autobiographique, Lebeau écrit avec les mots d'ici, s'amusant avec ceux-ci. Le grand naïf s'«emberlificote», se «béquille», s'«hyperconfortabilise». Il sait se faire tendre quand il parle de sa famille (*Sexy*), il se fâche parfois (*On choke*), même qu'il se fait aussi sombre (*La Grosse boule jaune*, *Le Vide*).

Domlebo rame donc sans autre capitaine que lui-même dans cette aventure. Ce n'est pas qu'il ne voulait pas de label, mais une incompréhension avec les plus gros et un manque de timing avec les plus petits le laissent maintenant seul maître à bord. Avec 35 boîtes de disques dans son sous-sol. Et ses cahiers Hilroy jaune et rose pour gérer les spectacles, les entrevues et tout le bataclan.

N'est-ce pas davantage du courage que de la naïveté? «J'aurais pu être autant courageux, mais me dire: "wooo, pensons logiquement, peut-être que j'ai besoin d'une étiquette, peut-être que j'ai besoin d'un arrangeur, pas pour faire plaisir à une major, mais pour me donner plus de chance de vendre". Là où c'est naïf, c'est de mettre beaucoup de sous là-dedans et de faire quelque chose qui risque pas de se vendre tant que ça, mettons. Ça, c'est un peu fou, c'est un peu rêveur!»

Le Devoir

- Ce soir à Rouyn-Noranda, au Cabaret de la dernière chance
- Le 3 juin à Montréal, au Divan orange
- Le 4 juin à Saint-Hyacinthe, au Zaricot
- Le 5 juin à Alma, au Café du clocher
- Le 6 à Chicoutimi, au Café Cambio

FESTIVAL TRANSAMÉRIQUES

Benoît Lachambre: sacrifier le sacrifice

CATHERINE LALONDE

Alors que son duo *Is You Me* avec Louise Lecavalier continue de tourner en Europe, Benoît Lachambre présente au Festival Trans-Amériques sa nouvelle pièce, co-chorégraphiée avec Su-Feh Lee: *Body-Scan*, ou le laboratoire physique de l'énergie et de l'énergétique.

«On a l'habitude de mettre le corps en sacrifice sur scène, explique Benoît Lachambre en entrevue. Nous, on a décidé de sacrifier le sacrifice, de ne pas mettre du tout le corps en sacrifice. Ça veut dire qu'il n'y a pas d'inconforts imposés dans le travail. On veut que la pièce soit un processus de guérison et de bien-être. Tsé, quand on dit que le produit crée la demande? Si tu crées toujours des produits d'inconfort, tu en deviens dépendant, tu en as besoin pour être satisfait, pour avoir l'impression d'avoir un bon show. Tant pour le public que pour les intermédiaires. Des fois, je pense que c'est bien de mettre ça de côté, de dire non.»

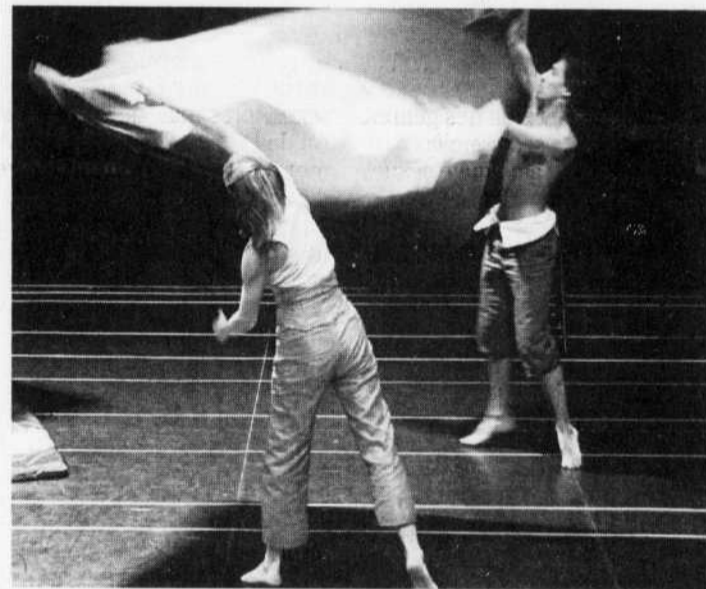
Lachambre travaille depuis des années sur l'énergie, l'énergétique, la respiration. Comme un moine contemporain, dans un travail assidu d'écoute, de recherche physique, d'observation et d'improvisation. La rencontre avec Su-Feh Lee, d'origine malaisienne et désormais Vancouveroise, rodée tant à la danse qu'au Qi Gong et aux arts martiaux, lui a offert de nouvelles ouvertures. «On s'adresse dans le travail aux mêmes éléments, mais de différents points de vue. Le Qi Gong de Su-Feh est un

exercice plus formel, une autre approche de la structure du corps, qui propose une nouvelle façon de dessiner le corps de l'intérieur, très agréable.»

Le duo a décidé d'offrir au public des clés au début du spectacle, en expliquant carrément ce que les six danseurs cherchent. «On a travaillé différentes notions de toucher, avec le matériel, à travers l'espace, le non-toucher aussi. On cherche à être en confort, énormément en confiance, en écoute et en situation de bien-être. La question s'est posée durant le processus: si on cherche juste à être bien, est-ce que c'est une pièce qu'on peut performer? Doucement, cette question s'est dissoute pour laisser place à une affirmation.» L'artiste visuel Robert Flynt vient ajouter une touche, cumulant les photos à exposition lente et les flashes de lumière pour construire sur les danseurs des images, fantômes de leur propre corps.

Pour Lachambre, *Body-Scan* est une suite de sa pièce précédente, mais une suite moins ludique, sans le sens de l'humour de *Lugares comunes*. De son côté, le directeur général de sa compagnie, André Malacket, précise que *Body-Scan* est une des pièces laboratoires de Lachambre. «Ça ne ressemble pas du tout à ce qu'il a fait avec *Lecavalier dans Is You Me*. C'est ce qu'il y a de génial à travailler pour Benoît: c'est un chorégraphe qui a plusieurs tonalités et plusieurs textures.» Et un interprète d'une rare intensité. *Body-Scan* est présenté à l'Usine C du 30 mai au 1^{er} juin.

Collaboratrice du Devoir



Body-Scan est une chorégraphie de Benoît Lachambre.

Orchestre
Métropolitain
du Grand Montréal
Yannick Nézet-Séguin

Bruckner 8 : Le cycle se poursuit

Yannick Nézet-Séguin / chef

Anton Bruckner / Symphonie n° 8

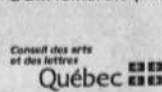


Lundi 15 juin 2009, 19 h 30

Salle Wilfrid-Pelletier

Conférence préconcert gratuite à 18 h 30

L'OM remercie pour leur appui



514.598.0870

orchestremetropolitain.com



LE DEVOIR



514 842 2112 / 1 866 842 2112

AMADOU & MARIAM

CE VENDREDI!

Nouvel album:
Welcome to Mali
Nouveau spectacle!

En magasin maintenant!

PREMIÈRE PARTIE **MÉLISSA LAVEAUX**

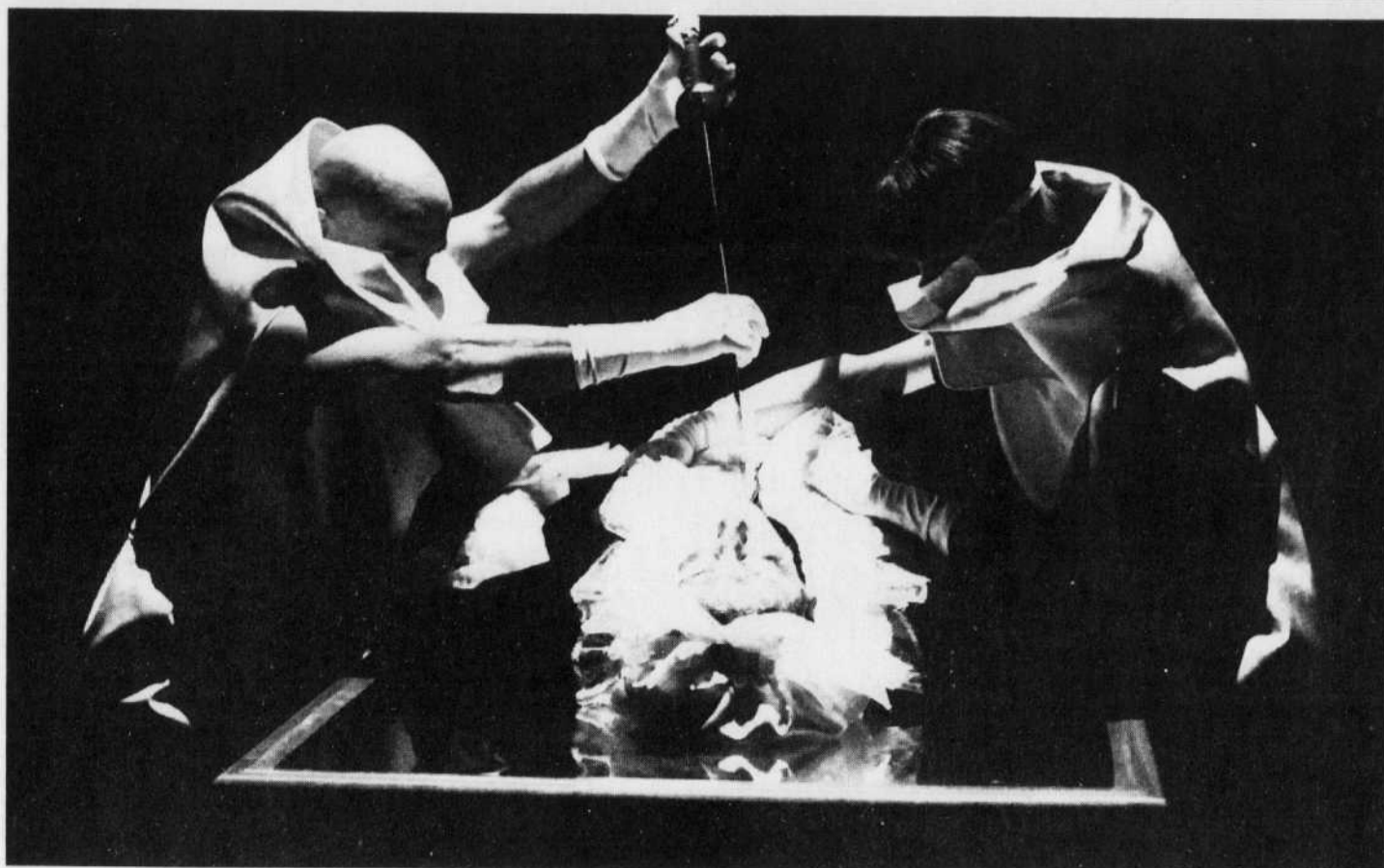
JAZZ FANFARE

BILLETTS 514 908-9090 ticketpro.ca

VENDREDI 5 JUIN • 20 H
MÉTROPOLIS

Bel, ACCESS, HÔTEL OFFICIEL TRAVEL, infoJazzBel

CULTURE



Dans *Eonnagata*, les trois protagonistes deviendront tour à tour homme, femme, maniant tantôt l'éventail, tantôt l'épée.

ERIK LABBE

FESTIVAL TRANSAMÉRIQUES

Eonnagata : agents doubles pour trio de choix

ISABELLE PARÉ

Robert Lepage ne pouvait trouver récit plus parfait pour emmener dans son giron créatif les monstres sacrés de la danse que sont la Française Sylvie Guillem et le Britannique Russell Maliphant. *Eonnagata*, une histoire de chevalier français travesti, exilé en Angleterre, où se télescopent les genres, les époques, l'Occident et l'Orient, s'annonce comme un univers taillé sur mesure pour ces trois grosses pointures dont la propre dualité colle à merveille à la vie du Chevalier d'Eon.

Lepage, qui s'est fait le chantre de la fusion des genres, n'en est pas à ses premières explorations de l'ambiguïté sexuelle. Fasciné par l'androgynie, il a campé des rôles féminins dans plusieurs de ses pièces, notamment dans *Vinci*, arborant le sourire inimitable de *La Joconde*. Dans le *Projet Andersen*, son personnage abordait aussi le thème de l'ambiguïté sexuelle.

«Les personnages androgynes m'ont toujours intéressé, étant moi-même un peu androgyne, parce que je n'ai pas de pilosité. Les gens m'appellent souvent madame. L'androgynie amène des situations, des quiproquos, et une mythologie qui est très présente dans mon travail», confiait-il cette semaine en entrevue à Radio-Canada.

Avec l'histoire de Charles de Beaumont, Chevalier d'Eon, Lepage trouve littéralement chaussure à son pied. Il y campera l'énigmatique personnage, rendu au soir de sa vie, coiffé d'un bonnet en dentelles et habillé en vieille dame presque indigne, alors que Maliphant et Guillem incarneront tour à tour le jeune chevalier, puis l'espion travesti.

Né en 1728, Charles de Beau-

mont, dandy de l'époque, était un protégé du roi Louis XV qui le dépêcha, déguisé en femme, comme lectrice aux côtés de la tsarine de Russie. Tout cela dans l'espoir que l'Empire russe scelle une alliance avec la France. Après avoir découvert l'arnaque, et ce qui se cachait sous ses jupes, ladite tsarine, tombée sous le charme d'Eon, n'aurait jamais pu consommer sa passion.

Le Chevalier d'Eon sera ensuite envoyé par Louis XV en Angleterre. Mais son côté fantaisiste alimente les rumeurs sur sa véritable identité sexuelle, voire son hermaphroditisme. Des paris seront même lancés sur son sexe. Après mille quiproquos, le roi de France, Louis XVI, le démet de ses fonctions et exige d'Eon qu'il lui remette toute la correspondance échangée avec son prédécesseur et qu'il garde à jamais une apparence féminine.

Répudié, oublié, il vivra pendant plus de 30 ans habillé en femme, avant de mourir dans la misère à Londres. Au décès, les médecins chargés de l'autopsie statuèrent que la vieille dame était en réalité un homme, dûment constitué.

Triple dualité

Déjà rompu aux subtilités du Kabuki, où les comédiens qui campent des personnages féminins portent le nom d'*onnagata*, Lepage, qui excelle à tisser des liens là où d'autres n'y voient que dalle, jette dans *Eonnagata* un pont entre l'Orient et l'Occident. Il trouve en sus le filon rêvé pour jeter un énième pont, celui-là entre lui-même, Guillem et Maliphant.

«Malgré son corps très féminin, Sylvie Guillem a une énergie très masculine, alors que c'est tout le contraire pour Maliphant qui, malgré sa force physique, a une

sensibilité féminine très marquée», soutient Félix Dagenais, assistant à la mise en scène de Robert Lepage sur *Eonnagata*, qui a été témoin de toute la genèse du spectacle.

C'est Guillem, séduite par le *Projet Andersen* lors d'une présentation donnée en 2006 à Sydney en Australie, qui est allée trouver Lepage en coulisses pour lui demander de travailler avec elle. D'abord convaincu d'avoir à s'occuper seulement de la mise en scène, Lepage est pris de court quand Guillem et Maliphant, qui dansent en duo depuis 2005, insistent pour qu'il s'insère aux chorégraphies.

«À 50 ans, danser, c'est un gros défi. Ça fait mal, mais il faut dire oui. Il y a rien de plus plate que des carrières tracées d'avance», défendait cette semaine Lepage en entrevue à Radio-Canada.

Le reste est connu. Lepage a fait une croix sur l'alcool, suivi des cours d'arts martiaux et s'est soumis à un entraînement quotidien pour pouvoir se froter aux deux danseurs.

Mais créer une œuvre en trio, avec trois stars dotées d'agendas remplis et d'egos hors norme, aurait pu relever de la folie. Entre les tournées de Lepage et celles de Guillem et Maliphant, qui se présentent périodiquement dans les grandes capitales du monde, les rencontres de créations épiques s'étendent sur près de deux ans, à raison de blocs intensifs de deux semaines menés tantôt à Québec, tantôt à Londres, et à Vancouver.

«Ce fut très compliqué. C'est une création à trois têtes, très démocratique, où tout ce qui est dans le spectacle découle des trois. Même si Robert a choisi le thème d'Eon, ce n'est pas du Lepage pur et dur. C'est un spectacle vraiment

hybride, où la danse se marie au théâtre et aux arts martiaux», insiste Félix Dagenais, qui assure que le tout s'est fait sans trop d'égratignures. «Il n'y a pas eu de claques de portes ni de crises de divas», assure-t-il.

Sylvie Guillem, proclamée étoile de la danse de l'Opéra de Paris en 1984 par nul autre que Noureev, souvent surnommée «Mademoiselle non» en raison de son caractère irascible, se serait montrée ouverte à explorer toutes les voies proposées par Lepage. «C'est elle qui est allée chercher Lepage, alors elle s'est montrée très humble et très simple. Comme Robert, elle est par ailleurs très exigeante envers elle-même. Elle n'arrête jamais, s'entraîne constamment avec son baladeur dans les oreilles. Elle est en presque essoufflante!» confie Félix Dagenais.

Totalement zen, Russell Maliphant, un chorégraphe féru d'arts martiaux qui allie puissance et force contenue, s'est parfaitement inséré dans cette fine partition pour trois sur la dualité des genres.

Enveloppés dans les kimonos de soie et les crinolines d'Alexander McQueen, et les jeux de lumière de Michael Hulls, les trois protagonistes deviendront tour à tour homme, femme, maniant tantôt l'éventail, tantôt l'épée. Entre les jeux de miroir et d'ombres chinoises, le chevalier d'Eon sera de tous les combats. Sur-tout de celui qu'on mène pour trouver sa véritable identité.

Le Devoir

EONNAGATA

De Robert Lepage, Sylvie Guillem et Russell Maliphant, présenté au Théâtre Maisonneuve de la PdA, du 2 au 4 juin.

PHOTOGRAPHIE

Henri Cartier-Bresson à Québec

27 tirages qui appartiennent à la collection du Musée des beaux-arts du Canada

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

La Villa Bagatelle, ancienne résidence du lieutenant-gouverneur du Québec, sera l'hôte tout l'été d'une exposition consacrée à Henri Cartier-Bresson, un des plus célèbres photographes du XX^e siècle. Cette exposition baptisée *Le Maître de l'instant* est composée de 27 tirages qui appartiennent à la collection du Musée des beaux-arts du Canada. Cette exposition doit aussi s'arrêter dans d'autres villes du Canada.

Né dans une très riche famille d'industriels en 1908, Henri Cartier-Bresson devient photographe après avoir été fasciné

par la peinture. Avec son petit Leica, il parcourt le monde et produit des images dont le raffinement géométrique n'a pas cessé d'étonner à ce jour.

Figure mythique de la photographie, Cartier-Bresson propose le concept d'*instant décisif* comme une clé d'accès à son œuvre. Il est décédé en 2004, laissant derrière lui une fondation, animée par sa femme, la photographe Martine Franck, et Magnum, la plus célèbre des agences de photographes. L'exposition *Le Maître de l'instant* est présentée à la Villa Bagatelle du 3 juin au 23 août. Informations: www.ville.quebec.qc.ca

Le Devoir

DERNIÈRE SEMAINE!

FESTIVAL FTA .QC.CA TRANSAMÉRIQUES



DÈS CE SOIR!

BODY-SCAN

Benoît Lachambre | Su-Feh Lee

Par B.L.oux (Montréal)

30 > 31 mai et 1^{er} juin à 20h | Usine C

En totale symbiose, six danseurs s'aventurent dans les zones les plus secrètes du corps humain. Une ode à l'éveil des sens pour passer de l'autre côté du réel.

«Une exploration explosive de l'anatomie humaine.» *Les Inrockuptibles*, France



QUESTO BUIO FEROCO

Pippo Delbono

ERT - Compagnie Pippo Delbono (Italie)

4 > 5 > 6 juin à 20h | Usine C

Entre sarabande funèbre et carnaval baroque, cette œuvre bouleversante évoque la mort, non plus considérée comme une perte, une douleur, mais comme une conscience lucide, profonde de la vie.

«Un acte théâtral d'une force incomparable (...) des images qui saisissent, stupéfient ou émeuvent» *La Croix*, France

SPECTACLE EXTÉRIEUR GRATUIT

LE GRAND CONTINENTAL

Sylvain Énard Danse (Montréal)

Rue Émery - Quartier latin

Ce soir à 21h15
Dimanche à 18h

La danse en ligne ouvre un nouveau chapitre de son histoire avec cette folle entreprise qui prend le pari de mixer l'écriture chorégraphique contemporaine à la danse populaire qui passionne des milliers de québécois!

DERNIÈRE REPRÉSENTATION AUJOURD'HUI POUR



LE SHOW POCHE

Catherine Tardif | Et Marianne et Simon

(Montréal)

17h | Agora de la danse

STUDIES IN MOTION

Kevin Kerr | Kim Collier | Crystal Pite

Electric Company Theatre (Vancouver)

14h et 19h | D.B. Clarke - Concordia

En anglais

Et beaucoup plus!

FTA.QC.CA

Billetterie Centre Pierre-Péladeau
300, boul. de Maisonneuve Est

514-844-3822 1-866-984-3822

514-790-1245
1-800-361-4595
ADMISSION.COM

ADMISSION



Bibliothèque et Archives nationales du Québec
vous invite à assister à la conférence

Le ciel de Galileo Galilei

à l'Auditorium de la Grande Bibliothèque
le dimanche 31 mai à 14 h

Conférencier : Pierre Chastenay, astrophysicien,
communicateur scientifique et commissaire
de l'exposition *Virginia, messagère des étoiles*
présentée à l'Espace Jeunes de la Grande Bibliothèque

Visitez également les cinq expositions présentées en ce moment
à la Grande Bibliothèque et participez en famille à l'animation

Le cherche-étoiles

Initiation à l'astronomie
Salle R.515, de 10 h à 17 h

Entrée libre

475, boul. De Maisonneuve Est, Montréal

Bibliothèque et Archives nationales

Autobus : 30, 15 et 125

514 873-1100 ou 1 800 363-9028

www.banq.qc.ca

Bibliothèque et Archives nationales

Québec

CULTURE

MUSIQUE CLASSIQUE

Sale temps pour les orchestres

CHRISTOPHE HUSS

Il était évident qu'un jour ou l'autre la crise financière aurait des répercussions sur le monde des arts et, plus particulièrement, sur le quotidien des orchestres. Ce jour est arrivé: chutes des commandites, fonds de dotation grugés... les temps sont durs en Amérique du Nord. Les nouvelles se succèdent, allant d'une cure de modestie budgétaire à la disparition pure et simple de certaines institutions. La crise financière a des implications sur l'existence même des orchestres symphoniques et des opéras, mais aussi sur leur offre artistique.

Lors de la saison 2009-10, le Metropolitan avait prévu de mettre à l'affiche la reprise des *Fantômes de Versailles* de John Corigliano et de nouvelles productions de *La Femme sans ombre* de Strauss et de *Benvenuto Cellini* de Berlioz. Tous ces projets ont été sacrifiés sur l'autel des économies nécessaires, comme l'ont été *Elektra* de Strauss, que Charles Dutoit désirait diriger à Philadelphie, et la *Passion selon saint Marc* de Góljov à Chicago.

On ne saura pas quels projets, à Montréal, ont fait les frais des coupes. Mais Madeleine Careau, directrice de l'Orchestre, nous

confie en entretien que la saison 2009-10 a été programmée avec un budget inférieur de 25 % à la précédente. L'enseignement reste cependant mineur, car l'information qui s'y ajoute — «on revient sur les bases de 2007-08» — nous indique principalement, par recoupements, que les grosses folies du 75^e anniversaire (la 8^e de Mahler et le *Saint François d'Assise* de Messiaen la même saison) ont dû coûter probablement autour de 500 000 dollars.

Prudence à Montréal

À voir la liste des organismes durement touchés aux États-Unis, on peut comprendre assez facilement, à écouter Madeleine Careau, que l'OSM n'est pas dans de si mauvais draps. D'abord parce que la campagne de levée de fonds, menée sous la houlette d'Hélène Desmarais, a donné des résultats spectaculaires: selon les chiffres annoncés le 2 avril dernier, 39 millions de dollars pourront être capitalisés dans le fonds de dotation.

Dans tous les orchestres d'Amérique du Nord, c'est par l'échec des rendements des fonds de dotation, voire par un rétrécissement significatif du fonds lui-même, que les organismes ont été touchés. Ici aussi. «Tous nos objectifs de revenus de billetterie et de commandites ont

été atteints pour la saison 2008-09, la campagne de collecte de fonds a très bien marché, mais c'est au niveau du rendement du fonds de dotation que les revenus escomptés ne sont pas rentrés», résume Madeleine Careau.

La saison 2009-10 a été programmée avec un «budget réaliste», mais il y a aussi en dernier ressort, déjà ficelé, un «budget récession», au cas où la situation viendrait empirer.

Le poste majeur des dépenses, les musiciens — environ 45 % du budget total, contre un peu moins de 40 % en moyenne en Amérique du Nord — n'est pas et ne sera pas touché, contrairement à ce qui se passe plus au sud (voir ci-dessus). «Les musiciens sont à la base de ce que nous faisons. Il n'y a aucune volonté de renégocier la convention collective», affirme la directrice de l'OSM.

Si le «budget récession» entrerait en vigueur, il comporterait des provisions et des économies sur «tout ce qui n'affecte pas le contenu des concerts; on tentera de réaliser nos projets, mais de manière différente», dit Madeleine Careau, qui rappelle une règle intangible: «tous nos projets hors Montréal — c'est-à-dire les tournées et les enregistrements — doivent s'autofinancer».

Quant aux perspectives pour 2009-10, la directrice de l'Orchestre souligne que «90 % des commandites sont signées et les abonnements se vendent mieux que pour les deux saisons qui viennent de s'écouler». Les abonnements représentent 50 % de la fréquentation. «Il faudra voir si les autres 50 % viendront.» C'est l'enjeu. Et il porte sur 25 % des revenus

Avis de tempête

Aux États-Unis, si la crise frappe plus fort, c'est aussi et surtout parce que les fonds de dotation, constitués de plus longue date, sont gigantesques et sont la source majeure des revenus des institutions. Il y a quelques années, les revenus du fonds de dotation de l'Orchestre symphonique de Boston excédaient le budget total de l'OSM!

Non seulement les revenus ne sont pas là, mais les fonds fondent comme neige au soleil. Celui du Metropolitan est passé de 300 à 200 millions de dollars en un an! Ce chiffre permet de comprendre que les effets de la crise ne sont pas uniquement ponctuels, mais agiront aussi comme une lame de fond à moyen terme.

La liste des avis de tempête sur les institutions étasuniennes s'allonge de semaine en semai-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Madeleine Careau, directrice de l'Orchestre symphonique de Montréal, confirme que la saison 2009-10 a été programmée avec un budget inférieur de 25 % à la précédente.

ne. Licenciements de personnel administratif et (ou) renégociations salariales sont devenus monnaie courante. L'Orchestre de Philadelphie, l'un des «Top 5» du pays, a licencié douze employés et ne comblera pas six postes vacants. Les salariés gagnant plus de 50 000 dollars verront la part excédant ce montant amputée de 10 %. L'objectif est une économie de 900 000 dollars. En avril, un mois après ces mesures, l'Orchestre de Philadelphie annonçait également la suppression de certains concerts de sa saison d'été.

Même le plus riche des orchestres, le Boston Symphony vient de décider d'annuler sa tournée européenne prévue en février 2010. Déjà majeures dans les grands orchestres, les coupes sont encore plus sombres dans les organismes de moindre réputation: 9 % de coupes salariales pour les musiciens à Milwaukee, 11 % à Charleston, 12 % à Saint-Paul.

Les chefs aussi

À l'Orchestre symphonique de Pittsburgh, où le fonds de dotation a fondu d'un tiers, neuf

personnes ont été licenciées; à Atlanta, où le fonds de dotation a fondu de 25 % et où le déficit atteint 3 millions de dollars, les salaires ont été diminués à deux reprises. Lors du «deuxième tour», en avril, les musiciens ont vu que leur salaire serait amputé de 5 % en 2010. Le salaire du chef d'orchestre Robert Spano sera réduit de 7 % en 2009 et de 14 % en 2010; le directeur général, lui, verra sa fiche de paie réduite de 10 %.

La baisse de salaire la plus spectaculaire acceptée par un chef, ce sont les 20 % de réduction de Franz Welsch-Möst à Cleveland. Le plan d'économie à Cleveland a été rendu public à la fin avril. Comme le directeur général a lui aussi accepté une perte de salaire de 15 %, l'Orchestre économisera 300 000 dollars. Avec un fonds qui a perdu 26 % (34 millions de dollars), la direction anticipe tout de même un déficit de 4,5 millions cette année, un trou pouvant aller jusqu'à 7,5 millions la saison prochaine.

Au Minnesota Orchestra, c'est le chef, Osmo Vänskä, qui accepte de faire les frais de la situation

économique, avec un cachet réduit de 10 %. L'administration, aussi, y met du sien pour sauver — pour l'instant — le salaire des musiciens. La saison estivale a été amputée d'une semaine et la rénovation de la salle (90 millions, «seulement»!) risque d'être remise à plus tard.

Sans doute la crise aura-t-elle aussi raison d'un modèle d'affaires assez étrange en matière de cachets et de salaires des solistes et chefs, qui sont payés comme des nababs, sans aucune commune mesure avec la réalité économique. Le journaliste du *Chicago Tribune*, John von Rhein, établissait récemment un palmarès des chefs les mieux rémunérés: Lorin Maazel (2,2 millions de dollars à New York), James Levine (1,5 million à Boston) et Michael Tilson Thomas (1,5 million à San Francisco). Idem pour des solistes-vedettes, payés «entre 30 000 et 70 000 dollars par concert».

Combien de temps ces montants stratosphériques seront-ils tenables pour des institutions exsangues?

Le Devoir

L'ART NEUF
PRÉSENTE
Eric Whitacre
Arvo Part
Morten Lauridsen
ÉCLATS de LUMIÈRE
avec la direction de Pierre Barrotte

Samedi 6 juin 2009 à 20h
Dimanche 7 juin 2009 à 14h

église Saint-Pierre-Apôtre de Montréal
1201, rue de la Visitation
métro Beaudry

pour toute info: 514 525-4111
www.artneuf.com

DU 18 AU 27 JUIN

www.loffestivaldejazz.com

TREMBLEMENT DE FER DE PIERRE LABBÉ 18 juin 20h30 au Hangar 16 des Quais du Vieux Port de Montréal • WEBE3 + ByProduct 19 juin 20h au Lion d'Or • LES TOURNEURS 20 juin 20h à la Chapelle historique du Bon-Pasteur • STEPPE 20 juin 21h30 à la Chapelle historique du Bon-Pasteur • SAMUEL BLAIS 21 juin 20h au Lion d'Or • FRANK LOZANO Mt4 21 juin 21h30 au Lion d'Or • CÔTÉ GROGG, CÔTÉ TANGUAY 22 juin 20h au Lion d'Or • SATORI À MONTRÉAL 22 juin 21h30 au Lion d'Or • DUO TRUDEL, BOURBONNAIS 23 juin 20h au Lion d'Or • DUO COURTOIS ADDED 23 juin 21h30 au Lion d'Or • JAZZ ET POÉSIE 20h au Lion d'Or • BATHYSCAPHE 25 juin 20h au Lion d'Or • VANASSEEXTET 25 juin 21h30 au Lion d'Or • UGLY BEAUTIES 26 juin 20h au Lion d'Or • DREAM ALGEBRA 26 juin 21h30 au Lion d'Or • NORMAND GUILBEAULT ENSEMBLE "Hommage à Mingus" 27 juin 20h au Lion d'Or

Billetteries : L'ARTICULÉE, 1182 boulevard St-Laurent / L'OBlique, 4333 rue Rivard / www.admission.com

Canada

Québec

Montréal

DÉPARTEMENT DE LA CULTURE ET DES SPORTS

MUSIQUE

100.7

93.5

LE DEVOIR

101.5 Radio-Québec

suoni per il popolo

JAZZ

DE QUÉBEC



casa del popolo

SUONI per il POPOLO
MONTREAL JUNE 3-30 2009 FESTIVAL

la sala rossa



TV ON THE RADIO-ELAINE EVANS-ELECTRIC KESDJAN ENSEMBLE-PAS CHIC CHIC
NOMEANSNO-SICK LLAMA-SKIP JENSEN-ESMERINE-IGNATZ-HARRIS NEWMAN
DEAD SCIENCE-MENACE RUINE-HYENA HIVE-ERIC CHENAUX-SIR RICHARD BISHOP
MONK'S CASINO avec SCHLIPPENBACH/DÖRNER/MAHALL/RODER/FENNESSEN

JAMES BLACKSHAW-TIM HECKER-CLIMAX GOLDEN TWINS-TOM CARTER-STEVE GUNN
STARS LIKE FLEAS-GERARD VAN HERK-BLOODSHOT BILL-PAUL METZGER
CHRISTOF MIGNONE-MAGIK MARKERS-ECHOES STILL SINGING LIMBS-MIKA MIKO
COLIN STETSON-JEAN THE HATCHET-ENSEMBLE SUPERMUSIQUE...ET PLUS...& MORE...



Montréal

DÉPARTEMENT DE LA CULTURE ET DES SPORTS

MUSIQUE

100.7

93.5

LE DEVOIR

101.5 Radio-Québec

suoni per il popolo

JAZZ

DE QUÉBEC

www.suoniperilpopolo.org

MIRROIR

Patrimoine canadien

Canadian Heritage

DÉPARTEMENT DE LA CULTURE ET DES SPORTS

DE VISU

Déhanchements au musée

L'installation vidéo de Kent Monkman sème l'émoi dans les sous-sols du MBAM

DANSE AU BERDACHE

Musée des beaux-arts de Montréal, 1380, rue Sherbrooke Ouest, jusqu'au 4 octobre.

JÉRÔME DELGADO

Entraînante, dansante même. Envoûtante, ensorcelante. Et intrigante, forte d'une dose mélangeant les sources et les références, les époques et les styles. Avec ses cinq écrans et ses rythmes endiablés, l'installation vidéo *Danse au Berdache* de Kent Monkman a de quoi semer l'émoi.

Du pow-wow dans l'air

C'est à un spectacle qu'on assiste, une chorégraphie, pour cinq danseurs, bien montée et figolée par un fil musical, narratif, en crescendo. Ça commence avec le *Sacre du printemps*, de Stravinski, légèrement remixé et imprégné de chants et instruments amérindiens, ça se poursuit avec du techno et ça se termine avec la grandiloquence d'une musique très cinéma.

L'œuvre qui prend racine au Musée des beaux-arts (MBA) pour les quatre prochains mois risque par contre de garder sa tranche communicative bien secrète. Au sous-sol où elle se trouve, les visiteurs se font rares.

Entre rite et expression artistique, entre tradition et spectacle, entre hommage et critique, l'œuvre met en scène le Berdache, un personnage ambivalent admiré chez les autochtones — un travesti, selon notre vocabulaire courant. La danse qui le célèbre s'est surtout répandue dans les nations Sauk et Fox. La mise en scène,

et en espace, de Monkman respire la fête. Il y a du pow-wow dans l'air.

Mais l'artiste natif de l'Ontario, lui-même d'origine crie, fait plus que rendre actuel et multi-média ce rituel ancestral. Il revisite le regard que les Blancs ont sur le Berdache et les cultures autochtones. Comme souvent chez lui, son commentaire repose sur ce que nous a légué un large pan de la peinture romantique en Amérique du Nord.

Sa *Danse au Berdache* tire son origine d'une huile éponyme de George Catlin (1796-1872), conservée au Smithsonian de Washington. Le peintre avait certainement été happé par la scène, mais elle lui avait aussi inspiré cette note: «*L'une des coutumes les plus dégoûtantes et les plus inexplicables qu'il m'ait été donné de voir au pays des Indiens... et où il serait souhaitable qu'elle s'éteigne avant même qu'on puisse en attester encore davantage.*» On regrette seulement que le MBA n'ait pas emprunté le tableau.

La confrontation Blancs-Indiens sur fond d'homophobie est au cœur de l'art critique et cynique de Kent Monkman. Un travail très éclaté (tableaux, films, performances...), basé sur l'histoire et faisant allusion à l'actualité, mais qui perd à l'occasion son tonus. Dans *Salon Indien*, une projection sur un tipi qui faisait partie de la Biennale de Montréal en 2007, l'homosexualité est trop appuyée.

Sacrifice

Danse au Berdache ne tombe pas dans ce piège. Même les écrans, en forme de peaux de buffle, sont subtils. Certes, le Berdache, qui se dandine sur l'écran du centre, est sexué, avec sa robe rouge transparente et ses talons hauts. Sauf qu'il se donne, et c'est très clair, en spectacle.

L'œuvre met en scène le Berdache, un personnage ambivalent admiré chez les autochtones — un travesti, selon notre vocabulaire

Le mélange des genres, des références, a du sens, plus que jamais. Que le guerrier danse aujourd'hui avec un parapluie ou sur du Stravinski illustre sa réalité: il est à la fois respectueux de ses traditions et imbibé de la culture de l'autre. En donnant un nouveau contexte, très actuel dans sa facture art contemporain, au Berdache, Monkman insinue que les enjeux propres à l'époque de Catlin n'ont pas nécessairement été enterrés.

Les rythmes et chorégraphies, le déhanchement du Berdache, le dispositif de l'ensemble des écrans et leur texture translucide, tout est fait pour nous entraîner dans la danse. On ne tapera peut-être pas du pied, il n'y aura pas d'excès, le musée imposant la retenue, mais quelque part, on est appelé à bouger. Or, on peut aussi rester impassible, spectateur passif dans le fond de la salle obscure. Et c'est là que réside, aussi simple soit-elle, la force de l'œuvre. Ou on passe pour ce George Catlin, témoin curieux et épris d'ethnologie, mais qui refuse de passer le cap de sa première interprétation, ou on célèbre le personnage central, presque plus spirituel que charnel. Les Sauk et Fox admiraient ce travesti parce que c'était un signe du respect de la figure féminine. L'abandon de la masculinité devenait pour ainsi dire un sacrifice des plus honorés.

On a le choix: rester confiné à notre regard d'étranger ou se laisser séduire par la culture de l'Autre. Si les colonisés le font, pourquoi pas les colons?

Collaborateur du Devoir

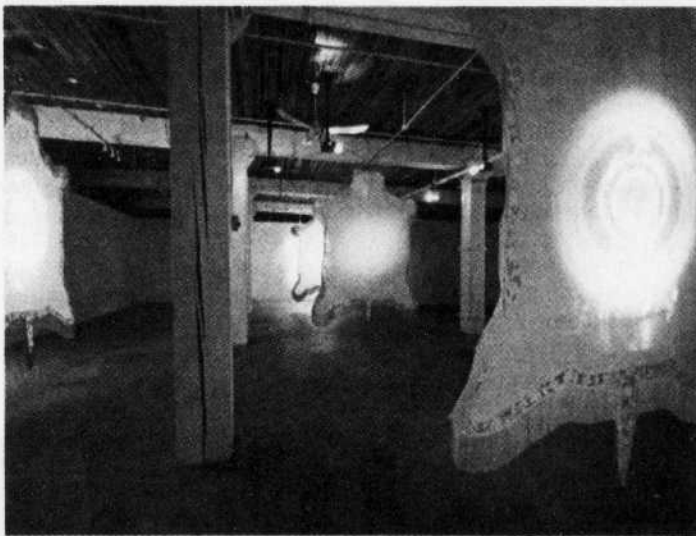


CHRISTOPHER CHAPMAN

Danse au Berdache, installation vidéo, 2008. Avec l'autorisation de Bruce Bailey Fine Arts.

La confrontation Blancs-Indiens sur fond d'homophobie est au cœur de l'art critique et cynique de Kent Monkman.

Un travail très éclaté (tableaux, films, performances...), basé sur l'histoire et faisant allusion à l'actualité, mais qui perd à l'occasion son tonus.



CHRISTOPHER CHAPMAN

Vue générale de l'installation au MBAM

Beaux-arts des Amériques
Barry Gealt
Tableaux marins

3944, rue St-Denis, Montréal (Québec)
www.beauxartsdesameriques.com

Peinture au carré

François-Marie Bertrand, Marcel Barbeau, Claude Chaussard, Eric Daudelin, Jean-Marie Delavalle, Charles Gagnon, François Jeune, Guido Molinari, Martin Müller-Reinhart, Aurelie Nemours, Milly Ristvedt

Jusqu'au 14 juin
Du jeudi au dimanche de 12h à 17h

galeriericdevlin

3550, rue Saint-Jacques Ouest
(coin Rose-de-Lima, deux rues à l'ouest d'Atwater)
Métro Lionel-Groulx | 514 885-4238

LA RENCONTRE

Exposition collective 20^e anniversaire
Dernière semaine

GALERIE SIMON BLAIS

20
ANS
YEARS

www.galeriesimonblais.com 514 849-1165

La Revente

À la recherche d'une opportunité de renouveler votre collection d'œuvres d'art contemporain?

La Revente est un événement bisannuel qui vous permet de vendre certaines œuvres de votre collection ou encore d'en acquérir de nouvelles. Faites-nous part de vos propositions avant le 15 juin 2009

Art
Mûr

Art Mûr | 5826 rue St-Hubert | Montréal, Québec, H2S 2L7 | tél (514) 933 0711 | http://www.artmur.com | admin@artmur.com

Les
beaux
détours

CIRCUITS
CULTURELS

13 juin : Trois-Rivières – complet

11-12 juillet : L'Art en quatre temps

- Musée de Plattsburgh
- Musée de la danse à Saratoga
- Hyde Collection à Glens Falls
- Don Pasquale de Donizetti au Lake George Opera Festival

Date limite de réservation : 5 juin

Du 4 au 19 octobre - MILAN ET LA TOSCANE
Quelques places seulement!

www.lesbeauxdétours.com (514) 352-3621

En collaboration avec Club Voyages Rosemont

Une nouvelle galerie d'art à Westmount

Mario Merola, R.C.A., né à Montréal en 1931, artiste peintre, muraliste (plus de 100 murales réalisées) et sculpteur depuis plus de 50 ans **VOUS INVITE À VENIR VOIR SES ŒUVRES RÉCENTES JUSQU'AU 4 JUIN 2009** à la galerie V. Trimont. Monsieur Merola sera présent à la galerie chaque samedi et jeudi de midi à 14 heures.

Une importante exposition des œuvres de Monsieur Merola aura lieu à l'automne 2009 au Musée des Beaux-Arts de Sherbrooke.



Galerie V. Trimont
4259 Ste. Catherine O.
(entre Greene et Clarke)
Westmount 514 658-7214

CULTURE

Cour aux miracles

CARCASSES

Scénario et réalisation: Denis Côté. Avec Jean-Paul Colmor, Étienne Grutman, Célia Léveillé Marois, Charles-Élie Jacob, Mark Scanlon, Julie Rouvière, Anne Carrier. Photo: Iljo Kotorencv. Montage: Maxime-Claude L'Écuyer. Son: Frédéric Cloutier. Québec, 2009, 72 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Tournevis à la main et marteau aux abois, un homme mûr s'affaire devant les vestiges d'une bagnole endommagée. Une succession d'images similaires révèle un cimetière de voitures ou, pour appeler les choses par leur nom, une

«cour à scrap». Le protagoniste: Jean-Paul Colmor, ramasseur de son état et passionné du cossin tous azimuts. Le lieu: Colmor pièces de voitures antiques, où se pointeront éventuellement clients et visiteurs impromptus. Bien reçu à Cannes, où il était présenté dans le cadre de la Quinzaine des réalisateurs, *Carcasses*, de Denis Côté, ennuiera ou ennuiera le public sans demiteintes possibles. J'ai pour ma part été séduit par la proposition où flottent les influences conjuguées de Pierre Perrault et de Werner Herzog mais où, surtout, s'affirme la signature de Denis Côté, cinéaste doué et sans compromis. Pour ciné-

philes exigeants et aventuriers du septième art.

D'emblée, on croit avoir affaire à un documentaire classique s'attardant à un personnage coloré, rôle que remplit à merveille M. Colmor. C'est par le truchement de deux visites que se brouille le rapport au réel ou, plutôt, au factuel. Car *Carcasses* ne souscrit à aucun genre précis (c'est là une de ses vertus) et relève à égale mesure du documentaire et de la fiction, sans que le terme «docu-fiction» lui convienne pour autant. Un bel ovni, si vous voulez.

La première partie s'attarde à documenter le quotidien du sujet. Par une série de plans fixes toujours très soignés (le film n'est composé que de cela), Denis Côté parvient à extraire la beauté qui sommeille dans la ferraille envahie par les herbes folles et le chiendent. Certaines séquences, dont celle où s'élève puis se meut dans le vent la toile blanche d'un vulgaire abri «Tempo», libèrent une charge élégiaque inattendue, brève et prenante. En misant sur une approche contemplative aussi discrète qu'attentive, l'auteur arrive à transcender le banal puisqu'il se donne le temps d'y voir surgir le poétique, qu'il capte et rend sans autre artifice que la beauté du cadre.

Je mentionnais plus tôt Perrault et Herzog, le premier, ce-

lui de *La Bête lumineuse*, parce qu'il serait certainement tombé sous le charme de Jean-Paul Colmor, et, le second, pour le dernier volet du film, qui flirte avec l'onirisme par le truchement de quatre jeunes trisomiques errants qui viennent squatter la propriété du protagoniste. Peut-être ai-je la cinéphilie dérangée, mais je n'ai pu m'empêcher de voir planer le spectre de *Even Dwarfs Started Small*. Qu'il s'agisse d'un choix concerté ou d'une décision libre de tout bagage cinématographique, cette portion m'a particulièrement plu. Surtout qu'elle survient après ce qui constitue selon moi le seul point faible du film, soit le passage un rien plaqué où deux jeunes filles trop manifestement conscientes de la caméra adressent au maître de céans quelques questions manquant de naturel. Et si ces interrogations explicites font probablement écho à celles d'une partie du public, leur énonciation confère à cette séquence une dimension didactique qui jure avec l'ensemble, plus volontiers impressionniste. Or c'est justement ce ton que retrouve *Carcasses* dans ses vingt dernières minutes, réservant du même coup certains de ses plus beaux moments pour la fin.

Collaborateur du Devoir

La fin du travail

Le cinéaste Bent Hamer parle de *La Nouvelle Vie de Monsieur Horten* qui prend l'affiche la semaine prochaine

MARTIN BILODEAU

Bent Hamer ressemble à ses films. La silhouette un peu fixe mais l'œil brillant, la parole mesurée et très précise. On reconnaît au premier regard, dans ce norvégien blond-viking, le créateur de *Kitchen Stories*, *Factotum* et maintenant *La Nouvelle Vie de Monsieur Horten*, une œuvre admirable sur la difficile transition vers la retraite d'un cheminot solitaire, à l'affiche la semaine prochaine.

Dans la planète cinéma, on associe Bent Hamer à la petite famille des bizarroïdes scandinaves dont Roy Anderson (*Chansons du deuxième étage*) et Aki Kaurismäki (*L'Homme sans passé*) sont les principaux chantres. «C'est très compréhensible que les gens fassent ces rapprochements entre nous», me confiait le cinéaste lors de notre entretien au Festival international du film de Toronto, où son film était projeté en première nord-américaine. «Ne serait-ce que par l'humour pince-sans-rire, et par ce qu'un critique a qualifié de «mélancolie de la ceinture de la vodka», lâche-t-il en m'épelant les mots pour que je comprenne. Sa-



SOURCE MONGREL MEDIAS
Le réalisateur Bent Hamer lors du tournage de *La Nouvelle Vie de Monsieur Horten*.

viez-vous que vodka se prononce vodka en Scandinavie? Ajustez votre appareil.»

Le désert, Tati et même Buster...

La Nouvelle Vie de Monsieur Horten raconte le rite de passage d'un conducteur de trains sexagénaire. Depuis quarante ans, sa vie était organisée, réglée à la minute près. Puis vint la retraite, un immense désert pré-mortuaire pour cet homme laconique et sans repères, qui du coup bascule, sans boussole, dans un monde au décor familial, qui lui est totalement étranger, où il est appelé par le hasard et les dédales de son imagination qui renaît, à traverser une sorte de miroir d'Orphée.

«D'un jour à l'autre, vous passez du groupe de la population active à celui des retraités. Qu'est-ce que ce groupe? Comment définit-il les individus qui y appartiennent? Le mot retraité ne veut rien dire. C'est un statut, pas une fonction. Mon personnage avait une vie très restreinte. Avec la retraite, il doit apprendre à faire des choix», explique Bent Hamer, qui signe ici une fantaisie placide, partie d'une réflexion large et improvisée qui s'est focalisée au fil de l'écriture.

«Je ne savais pas où ce train me conduirait, reconnaît-il. Ce film est différent pour moi parce que j'ai abordé le sujet depuis l'extérieur, en creusant vers l'intérieur. À l'inverse, *Kitchen Stories* partait d'un concept très précis, à partir duquel j'ai creusé pour trouver le chemin de la sortie», affirme celui qui se réclame davantage du monde de la littérature et des arts visuels que du cinéma. Ses images, il est vrai, sont des tableaux vivants, aux silences évocateurs sinon parlants. À cet égard et à tant d'autres, son film est un ovni à la Jacques Tati, un autre cinéaste hors du temps auquel la presse européenne se plaît à le comparer.

«Je n'ai jamais cherché à imiter ou pasticher quelque réalisateur que ce soit, mais cette comparaison est très flatteuse. Je crois qu'il y a une grande profondeur dans les personnages de Tati. À mes yeux, son art découle de celui de Buster Keaton.»

Comme quoi le cinéma de Bent Hamer rappelle l'époque où il était un art libre, en tous cas moins sévèrement régi qu'il ne l'est aujourd'hui par les lois du commerce et de la rentabilité. La Norvège, à l'entendre, serait à cet égard un Éden protégé: «Produire des films chez nous est un défi, en raison de la petitesse du pays et de sa démographie. Par conséquent, l'État nous soutient. En revanche, l'absence de barèmes économiques nous permet de faire des films qui, dans l'industrie privée, ne trouveraient pas de financement. Certes, l'État nous encourage à viser un auditoire le plus large possible, mais l'exigence de qualité domine.» Heureux homme, va. Heureux comme son Monsieur Horten, dont le train entre en gare vendredi prochain. En voiture!

Collaborateur du Devoir

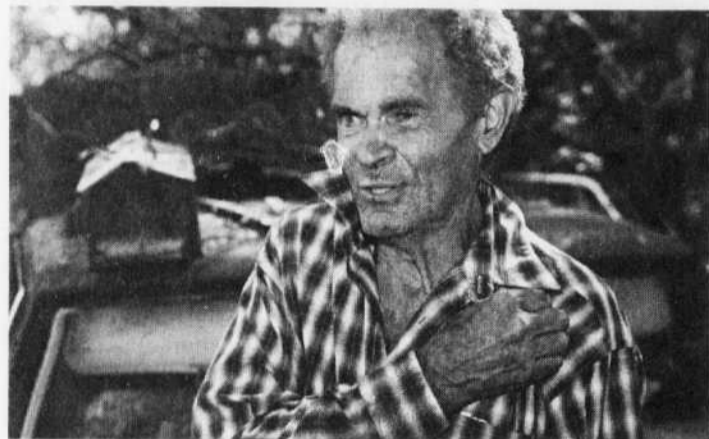


PHOTO CHRISTIAN PERREAULT

Jean-Paul Colmor, le protagoniste de *Carcasses*, ramasseur de son état et passionné du cossin tous azimuts.

L'ENVOLEE SYMPHONIQUE




de l'orchestre et des comédiens du

CONSERVATOIRE

de musique et d'art dramatique du Québec


Québec 5 JUIN

20h Église Saint-Roch

billetech.com 

Montréal 6 JUIN

20h Salle Wilfrid-Pelletier

 laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 942 2112

Trois-Rivières 7 JUIN

20h  SALLE ANTONIO-THOMPSON

sallethompson.com

sous la direction de Raffi Armenian

Le Boléro de Maurice Ravel

... et au milieu coule la rivière

Œuvre originale de Gilles Bellemare

écrite et mise en scène par Marie-Josée Bastien

La Symphonie n°7 d'Anton Bruckner

10\$ taxes et services en sus

CONSERVATOIRE.GOUV.QC.CA

Conservatoire
de musique
et d'art dramatique
Québec 

CINÉMA

LES
LUNDIS ÉTUDIANTS

3/1 sur présentation de la carte d'étudiant

BOITE NOIRE
TOUT LE CINÉMA DU MONDE

Dans la jungle d'une ville ...

TOKYO!

Film à sketches réalisé par Michel Gondry, Leos Carax et Bong Joon-Ho. Avec Ayako Fujitani, Ryo Kase, Denis Lavant, Jean-François Balmer, Teruyuki Kagawa. France-Japon-Corée du Sud-Allemagne, 2008, 107 min. Au Cinéma du Parc, présenté en alternance avec sous-titres français et anglais.

ANDRÉ LAVOIE

Montréal vu par... *New York Stories*, *Paris, je t'aime*, et bientôt *New York, I Love You*: le film à sketches consacré à une grande ville donne la parole aux cinéastes qui y vivent, tout en faisant appel à divers regards étrangers, affichant aussi quelques clichés touristiques pour appâter le voyageur cinéphile. Rien de tout cela dans *Tokyo!*, un triptyque sur la mégapole japonaise où ne figure aucun cinéaste nippon et qui donne de la capitale une image fragmentaire et fantomatique, pour tout dire dénuée de charme et de personnalité.

La carte postale, ce n'est pas ce qui intéresse les Français Michel Gondry (*The Science of Sleep*, *Be Kind Rewind*) et Leos Carax (*Mauvais Sang*, *Pola X*), ainsi que le Sud-Coréen Bong Joon-Ho (*The Host*). Pour tout dire, leur Tokyo se réduit le plus souvent à des ruelles anonymes ou des avenues de boutiques de luxe (dont Chanel...), des égouts et des cellules de prison, et surtout une enfilade d'appartements aux dimensions microscopiques; pas de quoi exciter les touristes et faire rêver les ama-



SOURCE HAUT ET COURT

Dans le segment le plus étrange, le plus dégoûtant et le plus percutant de *Tokyo!*, intitulé *Merde*, Leos Carax rend hommage, à sa façon inimitable, aux «films de monstres» japonais des années 60 et 70.

teurs de jardins zen. Cette triple promenade reflète surtout leur personnalité cinématographique; ce gigantesque tissu urbain est utilisé comme une toile où se déposent névroses, préjugés racistes, misanthropie et solitude.

Grand amateur de petits effets spéciaux bricolés avec patience, Michel Gondry révèle le fossé qui sépare un jeune couple, Hiroko et Akira (Ayako Fujitani et Ryo Kase), dans *Interior Design*. Lorsque ces provinciaux débarquent dans le logement déjà minuscule de leur amie de la capitale, l'étroitesse des lieux révèle chez Hiroko la difficulté de se définir autrement que comme une compagne soutenant sans ré-

serve son copain aux ambitions de cinéaste. Une étonnante transformation s'opère alors chez elle, qui lui permet de trouver sa véritable «vocation» et donne à Gondry l'occasion d'exercer ses talents à la Méliès, sans grande flamboyance... et un soupçon de misogynie.

Dans le segment le plus étrange, le plus dégoûtant et le plus percutant, intitulé — littéralement — *Merde*, Leos Carax rend hommage, à sa façon inimitable, aux «films de monstres» japonais des années 60 et 70 qui s'inspiraient des ravages du nucléaire. À ce jeu de l'horreur, Denis Lavant, l'acteur le plus atypique du cinéma français et alter ego de

Carax, n'a aucun mal à sortir des égouts pour terrifier la population à coups de grenades... et de grognements, uniquement compréhensibles par un avocat français (Jean-François Balmer), dépêché d'urgence pour traduire les insanités (sur les Japonais...) de l'horrible créature. Le caractère provocant du personnage s'émousse parfois, tout comme la bizarrerie de ses monologues, mais le tout se décline dans une fureur et une insolence qui trompent l'attente avant le véritable retour de Leos Carax.

Un «hikikomori» vit volontairement, et exclusivement, entre les quatre murs de son domicile. Dans *Shaking Tokyo*, Bong Joon-Ho dépeint l'existence de l'un d'entre eux (Teruyuki Kagawa), qui fait livrer ses repas à domicile et refuse de croiser le regard de ceux qui sonnent à sa porte. Une jeune livreuse et un tremblement de terre viendront à bout de sa réclusion, lui permettant de découvrir une ville qui lui ressemble plus qu'il ne l'imaginait. Encore là, Tokyo est assimilé à un repère de désaxés, le cinéaste décrivant le quotidien routinier de ce marginal qui ne détonne jamais dans cette ville aux allures de jungle inhospitalière.

Les trois touristes réalisateurs nous ont prouvé ici qu'ils voulaient servir la cause du cinéma avant de faire la promotion d'une destination touristique. Sur cet aspect, le film est délicieusement raté.

Collaborateur du Devoir

Demain matin
Broadway m'attend

EVERY LITTLE STEP

Réalisation et scénario: James D. Stern et Adam Del Deo. Montage: Fernando Villena, Brad Fuller. Musique: Marvin Hamlisch, Jane Cornish. États-Unis, 2008, 96 min.

ANDRÉ LAVOIE

Beaucoup d'artistes seraient prêts à commettre bien des bassesses pour briller dans une comédie musicale de Broadway — certains d'ailleurs ne s'en prirent pas... Pour tous les autres, le processus des auditions ressemble à un chemin de croix, et obtenir la résurrection sous les projecteurs exige une force exceptionnelle. C'est ce que raconte *A Chorus Line*, un spectacle inspiré de la vie de ces danseurs à la fois égocentriques et vulnérables, créé en 1975 et présenté sans interruption à New York jusqu'en 1990 pour un total de 6137 représentations et sous une pluie de récompenses.

En 2006, à l'heure du narcissisme numérique et d'*American Idol*, une nouvelle mouture de *A Chorus Line* ne pouvait détonner sur les marquées de Broadway. Les cinéastes James D. Stern et Adam Del Deo (*The Year of the Yao*, *So Goes the Nation*) ont eu alors la brillante idée d'établir un amusant parallèle entre le propos du spectacle et le processus de sélection des artistes qui allaient défendre des personnages, dont plusieurs ne sont pas sortis de l'imagination délirante d'un dramaturge. En fait, dans la nuit du 26 janvier 1974, le chorégraphe Michael Bennett rassemblait 22 danseurs pour 12 heures de confidences sur leur métier, mais aussi sur leur intimité. Toutes enregistrées, elles ont servi de base à cet hommage à la ténacité de ces stars en devenir, ou aspirées dans un grand trou noir.

Dans le documentaire *Every Little Step*, des extraits de ces bandes viennent ponctuer le long processus d'auditions, s'échelonnant sur plusieurs mois et rassemblant au départ pas

moins de 3000 candidats. Rapidement, certains se démarquent, tandis que d'autres s'époumoneront plusieurs fois à chanter les increvables *At the Ballet*, *Tits and Ass* et autres *I Can Do That*. Et à la peur du jugement s'ajoute un malaise bien compréhensible, celui d'éblouir les concepteurs du spectacle, dont quelques-uns étaient présents à la création, notamment le metteur en scène Bob Avian et la chorégraphe Baayork Lee. Le personnage de Connie, la danseuse d'origine asiatique désespérée par sa petite taille, pourrait être sa sœur jumelle.

La portion «star académicienne» de ce regard sur le Broadway d'aujourd'hui n'apportera pas grand-chose aux amateurs de télé-réalité, si ce n'est que la plupart des candidats ont des comptes à payer, une carrière à gérer et, surtout, une certaine maturité face aux illusions dorées de ce milieu. Plusieurs attendent tout de même leur «big break» en voyant avec inquiétude les années qui se creusent sur leur visage et surtout sur leur corps, soumis à rude épreuve dans de tels spectacles.

Là où *Every Little Step* affiche toute sa pertinence, c'est lorsqu'il décrit la genèse de cette comédie musicale, ses transformations déterminantes (l'une doit beaucoup au flair de l'actrice Marsha Mason) et son impact sur la carrière de ses premiers interprètes, dont Donna McKechnie. Celle qui défendait la fougue de la «doyenne» Cassie, convaincue qu'elle n'est ni trop vieille ni trop douée pour un «chorus line», savoure encore sa chance d'avoir été la complice de Michael Bennett, mort en 1987 des suites du sida. Il serait sans doute fier de savoir que *A Chorus Line* demeure toujours à New York «one singular sensation». *Every Little Step* donne la juste mesure du spectacle et de ce qu'il en coûte pour en faire partie.

Collaborateur du Devoir

Un beau fouillis

THE PROOTHERS BLOOM

(V.F.: LES FRÈRES BLOOM)
Réalisation et scénario: Rian Johnson. Avec Rachel Weisz, Adrien Brody, Mark Ruffalo, Rinko Kikuchi, Robbie Coltrane. Image: Steve Yedlin. Montage: Gabriel Wrye. Musique: Nathan Johnson. États-Unis, 2008, 109 min.

ANDRÉ LAVOIE

C'est ce qu'on pourrait appeler un beau fouillis. Avec *The Brothers Bloom*, le cinéaste américain Rian Johnson tente d'entrer dans la ligue majeure après une franche accolade à Sundance pour son premier long métrage, *Brick*, une plongée dans «l'horreur» d'un *high school*. Il a sans tarder pris la poudre d'escampette, ratisant la moitié de la planète, ou plutôt ses personnages, du Monténégro au New Jersey en passant par les beautés de Prague, la décrépitude de la Russie et la belle indolence d'une plage du Mexique.

Rian Johnson semble s'aven-

turer sur le territoire de prédilection de David Mamet (*House of Games*, *The Spanish Prisoner*), champion des intrigues de cambrioleurs, dont l'intelligence frise souvent celle d'un prix Nobel. Il y a parfois de cette virtuosité dans *The Brothers Bloom*, tout comme cette élégance insouciance, et touristique, des meilleurs James Bond, ainsi que ce caractère parfois déjanté des machinations à la Jim Jarmusch, où les brigands savent se faire philosophes. Voilà un joli catalogue de références, et qui participe au fouillis, celui d'une intrigue dispersée, plus agitée que trépidante.

L'existence de Stephen (Mark Ruffalo) et de son frère cadet Bloom (Adrien Brody) est depuis toujours sous le signe de la duperie. Pour survivre, ces deux escrocs abandonnés en bas âge ne cessent de reproduire leurs jeux d'autrefois, des magouilles toujours plus impressionnantes. Ils forment maintenant équipe avec Bang Bang (Rinko Kikuchi), une Mata-Hari silencieuse,

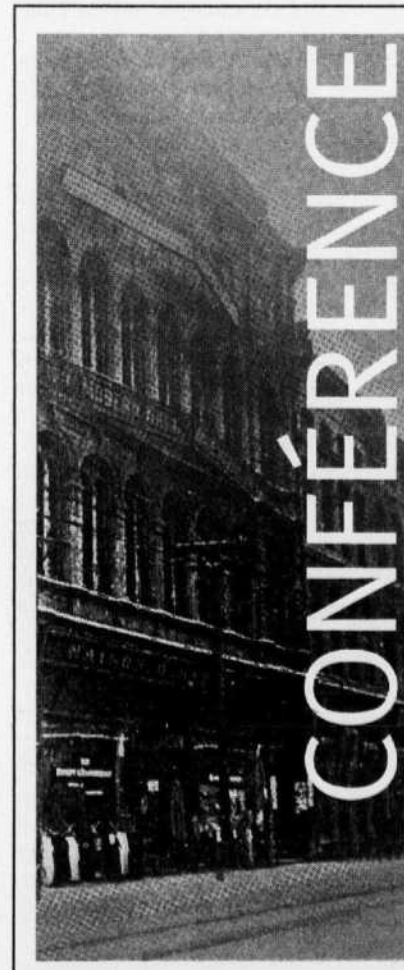
mais Bloom commence à se lasser de ces arnaques. Stephen, le «cerveau» du trio, le supplie de tenter un dernier grand coup visant Pénélope (Rachel Weisz), une riche héritière du New Jersey qui, contre toute évidence, s'embarque avec eux pour un vol d'antiquités à Prague, histoire de tromper son ennui. Bloom tombera vite sous le charme de cette experte en proesses inutiles (toutes exécutées dans une scène parmi les plus brillantes du film), une idylle que Stephen verra d'un mauvais œil, pour lui et pour la suite des opérations.

Ce ne sont pas les pirouettes humoristiques qui manquent dans *The Brothers Bloom*, le récit de ces rois de l'escroquerie se déroulant comme une véritable course d'obstacles, les personnages virevoltant d'un pays à l'autre au rythme des plus grands *jet-setters*. Les incongruités abondent, qu'il s'agisse de planter un château digne de l'impératrice Sissi au New Jersey ou de pénétrer dans des musées comme si le

coup était monté par un émule de Buster Keaton ou de Charlie Chaplin.

Tous ces artifices s'alignent parfois comme autant de pétaards mouillés, exécutés avec un sens certain du spectacle mais camouflant difficilement ce fameux fouillis narratif. Rian Johnson apporte un soin plus évident aux proesses des acteurs, parmi lesquels brille Rachel Weisz, à la fois impertinente, rigolote et endiablée. Si on a beaucoup de mal à croire que Mark Ruffalo et Adrien Brody partagent le même bagage génétique, leur charme de gentlemen-cambrioleurs ne peut jamais être remis en cause. Il en va de même pour la perversité séduisante de ceux qui les entourent, dont celle du débonnaire acteur écossais Robbie Coltrane, ici dans la peau d'un... Belge. À cela comme à tout le reste, on n'y croit guère, une attitude essentielle pour apprécier *The Brothers Bloom*.

Collaborateur du Devoir



CONFÉRENCE

Bibliothèque et Archives nationales du Québec
vous invite à assister à la conférence

L'Institut canadien de Montréal :
une histoire mouvementée

prononcée par Michèle Lefebvre, spécialiste en histoire du livre et des bibliothèques à BANQ et commissaire de l'exposition *L'Institut canadien de Montréal : tolérance et liberté de penser*, présentée à la Grande Bibliothèque jusqu'au 18 octobre

à l'Auditorium de la Grande Bibliothèque
le jeudi 4 juin de 12 h 30 à 14 h

475, boul. De Maisonneuve Est, Montréal
Berrill-UQAM
Renseignements : 514 873-1100 ou 1 800 363-9028

Entrée libre

www.banq.qc.ca

Bibliothèque
et Archives
nationales

Québec

www.cinemaduparc.com
consultez notre site internet:
trois écrans pour mieux vous servir
les meilleurs films
aux meilleurs prix

Métro Place des arts 1207 3575 Du Parc 514-291-1900
STATIONNEMENT 3 HEURES - 2\$



À L'AFFICHE!



À L'AFFICHE! QUARTIER LATIN

ARCHAMBAULT

Une compagnie de Québec Média

PALMARÈS
DVDRésultats des ventes:
du 19 au 25 mai 2009

1	24	Season 7
2	TRUE BLOOD	Season 1
3	VALKYRIE	
4	MISS MARPLE	Coffret 3
5	TERMINATOR 2 : JUDGMENT DAY	
6	TWILIGHT	
7	LEONARD COHEN	Live in London
8	ERIC CLAPTON / STEVE WINWOOD	Live from Madison Square Garden
9	X-MEN TRILOGY PACK	
10	MY BLOODY VALENTINE	
11	TAKEN	
12	UNDERWORLD : RISE OF THE LYCANS	
13	PLANÈTE TERRE : SÉRIE COMPLÈTE	
14	THE CURIOUS CASE OF BENJAMIN BUTTON	
15	THE DA VINCI CODE	
16	L'ACADÉMIE DU CHANT AVEC JOHANNE BLOUIN	
17	C'EST PAS MOI, JE LE JURE!	
18	PAUL BLART : MALL COP	
19	VENTRE PLAT	Karine Larose : 30 minutes par jour
20	RAMDAM	Saison 2

CINÉMA



Millenium - Le Film restitue consciencieusement l'ouvrage original en faisant des sacrifices judicieux et en tirant le meilleur profit des contraintes de temps et d'espace.

Comme une téléserie haut de gamme

MILLENIUM - LE FILM

De Niels Arden Oplev. Avec Michael Nyqvist, Noomi Rapace, Lena Endre, Sven-Bertil Taube, Peter Haber, Peter Andersson. Scénario: Nikolaj Arcel, Rasmus Heisterberger, d'après le roman *Les Hommes qui n'aimaient pas les femmes*, de Stieg Larsson. Photographie: Eric Kress. Suède, 2009, 140 minutes.

MARTIN BILODEAU

Si le sentiment de familiarité est celui que vous recherchez en allant «aux vues», *Millenium - Le Film* vous plaira, que vous ayez ou non lu le best-seller du défunt Stieg Larsson dont il est tiré. S'il est issu du pays de Bergman, ce premier volet d'une adaptation qui (comme le roman) en comptera trois, ne possède pas la stature d'une œuvre de cinéma originale et puissante, qui réduit en confettis la matière première, loin s'en faut. Le film de Niels Arden Oplev affiche plutôt les caractéristiques d'une téléserie haut de gamme,

qui restitue consciencieusement l'ouvrage original en faisant des sacrifices judicieux et en tirant le meilleur profit des contraintes de temps et d'espace. Affront au cinéma? Seulement aux yeux de ceux qui s'en fichent complètement. Alors pourquoi chipoter?

Avec un minimum d'abandon, les admirateurs de Michael Blomkvist, journaliste de gauche et bien né de Stockholm, et de Lisbeth Salander, hacker surdouée placée depuis l'enfance sous tutelle de l'État, reconnaîtront leurs héros dans les excellents acteurs qui les incarnent,

Avec un minimum d'abandon, les admirateurs de Michael Blomkvist et de Lisbeth Salander reconnaîtront leurs héros dans les excellents acteurs qui les incarnent

Michael Nyqvist et Noomi Rapace. Au-delà de la question de la ressemblance physique avec les héros du roman, inévitable sujet à débat, la chimie opère au-delà

des espérances entre les deux acteurs. Ceux-ci campent deux outsiders aux antipodes, réunis par des circonstances étranges sur l'île de Hedestad, au nord de la Suède. Le premier, en disgrâce à la suite d'un procès pour diffamation perdu, y séjourne à l'invitation d'un vieil industriel qui lui a demandé d'enquêter sur la disparition de sa nièce survenue 40 ans plus tôt. La seconde l'y retrouve, après avoir *hacké* son ordinateur et mis K.O. son vil tuteur, pour l'aider à résoudre l'énigme — impliquant meurtres rituels et fantôme du nazisme en Suède — qui chatouille en elle le souvenir d'un lourd passé.

Le mystère de la disparition d'Harriet Vanger est décanté avec soin par un scénario bien tassé qui, malgré ses naïvetés et ses raccourcis (déjà présents dans le roman), tient en haleine comme autrefois celui entourant la mort de Laura Palmer dans *Twin Peaks*. La comparaison avec David Lynch s'arrête là, malheureusement, puisque la mise en scène du Danois Niels Arden Oplev se montre plutôt sage et impersonnelle, avec ses gros plans télévisuels et ses conversations en champs-contrechamps. De fait, le cinéaste donne ici l'impression d'effacer au fur et à mesure les marques de son travail, par crainte d'être de trop dans la rencontre entre le lecteur et le spectateur. Bien vu, mal vu? Le lecteur qui veut retrouver le roman en images y trouvera son compte, le spectateur qui n'a pas lu le roman voudra le lire et le cinéphile en mal d'une expérience esthétique stimulante regrettera qu'on n'ait pas confié l'affaire au Suédois Lucas Moodysson (*Together, Lyla 4-Ever*) ou encore au Norvégien Bent Hamer (*Kitchen Stories, O'Horten*). Chose certaine, ces cinéastes auraient rendu moins pertinente l'adaptation hollywoodienne qui, fatalement, surviendra dans les prochaines années.

Après le décès de sa femme, Carl entreprend de réaliser son rêve: déménager leur maison en Amérique du Sud — avec l'aide d'un immense bouquet de ballons.

Collaborateur du Devoir

Léger comme l'hélium

UP

Réalisation: Pete Docter et Bob Peterson. Scénario: Bob Peterson. Musique: Michael Giacchino. États-Unis, 2009, 96 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Bon an, mal an, les studios Pixar contraignent les critiques de ce monde à radoter de concert: animation de grande qualité, technique remarquable, détails ahurissants, etc. Vous le savez: vous nous lisez. D'un point de vue purement formel, plastique, ces productions-là ne déçoivent jamais. Côté scénario, chacun a son film préféré. L'an dernier, *Wall-E* a placé la barre très haut, quoique *Finding Nemo* demeure mon préféré du lot. Voyez comme tout cela est subjectif. Qu'en est-il de *Up*, dernière offrande de Pixar? Disons simplement qu'il s'agit d'une œuvre de bonne tenue, mais pas d'un coup de cœur.

Le récit, sympathique mais beaucoup trop prévisible, démarre pourtant très bien. Un prologue absolument merveilleux nous présente le jeune Carl Fredricksen, gamin épris d'aventure et béat d'admiration devant l'explorateur Charles Muntz. Une passion que partage la jeune Ellie, que Carl épousera quelques années plus tard. Ensemble, le couple se promet mille et une aventures, des expéditions... Mais la vie a parfois des aléas qui nous obligent à revoir l'échelle de nos rêves. Après le décès de sa douce moitié, Carl entreprend néanmoins de réaliser celui d'Ellie: déménager leur maison en Amérique du Sud. Rien que ça. Et avec l'aide d'un immense bouquet de bal-

lons, par-dessus le marché. Sauf qu'un petit scout encombrant (et bavard) s'est invité pour le voyage, lequel prend une tournure inattendue une fois le duo mal assorti arrivé à destination.

Car, là-bas, règne en maître un Muntz amer et dangereux, une sorte d'incarnation terrestre du capitaine Nemo, prêt à tout pour capturer un volatile élastique... qui s'est pris d'affection pour nos deux larrons. Ici, l'intrigue piétine quelque peu, il se dégage parfois une impression de remplissage des pérégrinations du vieil homme et de l'enfant. Cela dit, de bonnes trouvailles comiques viennent adoucir cet aspect. Surtout, les deux personnages principaux sont franchement attachants et judicieusement contrastés sur le plan visuel (une petite sphère et un gros cube). Rien de bien subtil ou de bien neuf, mais ça fonctionne.

Au-delà du scénario — sans surprise mais traversé, je le répète, de bonnes lignes —, *Up* met en avant une technique toujours aussi au point qui, cette fois, joue la carte du 3D. Depuis Cannes, ma collègue Odile Tremblay remarquait que les animateurs ont fait un usage bien sage de ladite technologie. Je ne peux que me rallier à son avis tant l'apport est discret. À chaque plan de la chaumière de M. Fredricksen, je pensais à ces livres pour enfants qui déplient des images bidimensionnelles lorsqu'on en tourne les pages. Remarquez, c'est très joliment fait, pour peu que vos enfants ne s'attendent pas à voir des créatures et des objets animés surgir du cadre.

Collaborateur du Devoir



Après le décès de sa femme, Carl entreprend de réaliser son rêve: déménager leur maison en Amérique du Sud — avec l'aide d'un immense bouquet de ballons. Sauf qu'un petit scout encombrant s'est invité pour le voyage.

«Extrêmement sympathique!»
La Presse
CATHERINE FROT ANDRÉ DUSSOLLIER
LE CRIME EST NOTRE AFFAIRE
www.lecrime.ca
PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

★★★★ VOIR, ICI, GAZETTE
«UN ÉLECTROCHOC!» LE DEVOIR
«UNE ŒUVRE FASCINANTE!» «FABULEUX!»
ICI RADIO-CANADA
IL DIVO
16 nominations
LA VIE SPÉCULATIVE DE GIULIO ANGIOTTI
UN FILM DE PAOLO SOBRIANTO
IL FAUT PARFOIS FAIRE LE MAL POUR FAIRE LE BIEN, DIEU LE SAIT, ET MOI AUSSI.
PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!
CINÉMA DU PARC
CINÉMA A&C
LE FORUM 22

«Un bel ovni, d'une langueur poétique.»
Marc Cassivi, La Presse
«Superbe.»
Serge Kaganski, Les Inrockuptibles
CARRÉ 2009
Quinzaine des Réalisateurs
INSECTES' PORTNIGHT
CARCASSES
UNE PRÉSENTATION INH PRODUCTIONS AVEC JEAN-PAUL COLMOR, ÉTIENNE GRUMMAN, CHARLES-ÉLIE JACOB, CÉLIA LÉVILLÉ-MARQUIS, MARY SCARIGNI, IMAGE (U) KOSLORENCY, SON: FREDÉRIC CLOUTIER, MONTAGE: MAXIME-CLAUDE YÉGOUER, PRODUCTION: STEWAIN CORBELL, STÉPHANIE MONSIEUX. UN FILM ÉCRIT, PRODUIT ET RÉALISÉ PAR DENIS CÔTÉ
UN FILM DE DENIS CÔTÉ
PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE
EX-CENTRIS
PARALLÈLE
LE CLAP

DU RÉALISATEUR DU FILM LES DESTINÉES SENTIMENTALES
★★★★★! À VOIR SANS FAUTE!
UN DES FILMS LES PLUS BRILLANTS ET VIFS QUE VOUS AUREZ LA CHANCE DE VOIR CET ÉTÉ.
TIME OUT NEW YORK
«EXTRAORDINAIRE. UNE ŒUVRE PRODIGEUSE. Abondant de richesse de sens et d'implication profonde.»
«JULIETTE BINOCHÉ EST UN TRÉSOR NATIONAL.»
THE VILLAGE VOICE
LAURENCE D'ORBÈS
Juliette Binoche Charles Berling Jérémie Renier
L'Heure d'été
Un film de Olivier Assayas
IFC Films
www.lesfilmsseville.com
À L'AFFICHE DÈS LE VENDREDI 5 JUIN!